

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 15.

Montréal, Jeudi, 12 Avril 1883.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Les Bas-Vestiers (suite), par Giulio.—Çà et là.—Départ du consul de France.—Le sous-lieutenant Chartrand.—De Montréal à Lourdes, par un Pèlerin.—Communications.—Nos gravures : Le transport la *Corrèze* ; Une famille intéressante : Les délaissés ; Les protégés ; Le nouvel hôtel du Crédit de France.—Les victimes de 37-38.—Les instruments de Dieu.—Choses et autres.—Poésie : Élégie, par C. Perotte-Deslandes.—Amour et larmes, par Mary, (suite)—Nécrologie.—L'oiseau cloche.—De tout un peu.—Les gamins de 1871, par Ch. Laurent.—Les entétés.—Nouvelles diverses.—Les échecs.—Variétés.—Le jeu de dames.—Pensées.

GRAVURES : Le transport la *Corrèze*.—Une famille intéressante : Les délaissés.—Une intéressante famille : Les protégés.—Le nouvel hôtel du Crédit de France.

## LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Quand, au soir, le promeneur se trouve à retourner des chutes Montmorency ou de Beauport vers la vieille cité, j'allais dire relique du Canada français, il éprouve toujours un sentiment d'admiration profonde. Devant lui, échelonné sur le flanc de sa colline historique, s'étend Québec, le vieux Québec avec ses glorieux souvenirs et ses monuments célèbres, le jeune Québec avec ses espérances d'avenir et son vêtement moderne. Et tout autour, le même fleuve, qui porta les navires français et qui s'ouvrit devant la proue altière des vaisseaux anglais, baigne de ses eaux profondes le pied de ses remparts, pour de là se dérouler dans la plaine comme un immense ruban d'azur.

Ainsi Gorrion, si licet parva comparare magnis. A gauche, une tour couverte de lierre, dans les vieux fossés, une petite rivière limpide et fougueuse, sur tout un côté de la colline granitique des rues qui surplombent, se croisent et s'entrecroisent, au haut, tout au haut, l'église romane avec la chapelle gothique, vrai bijou d'architecture, offert, il y a quelques années, à la Vierge protectrice, Notre-Dame du Bignon.

Comme Québec, Gorrion a son Saint-Sauveur et son Saint-Jean ; il a, comme lui, ses tanneries, son commerce et sa société. Mais il a, ce que n'a pas Québec, des manufactures de sabots et des marchés célèbres.

Le cuir s'y fait, comme ailleurs aujourd'hui, à force de produits chimiques qui le rendent peu durable ; le commerce, malgré la proximité des Normands, y est encore honnête ; la société y est hospitalière et critique, comme partout de par le monde ; quant aux sabots de bois, jaunés par la fumée ou noircis par le vernis, ils s'y brisent comme ailleurs. Laissons donc de côté ces détails sans intérêt et tâchons de tracer les derniers vestiges du vieux pays. Il est plus que temps. Déjà le niveau a passé sur cette société et a forcé bien des têtes, qui dépassaient la moyenne républicaine, à se courber jusqu'à l'égalité dans le néant.

Pour qui n'a vu le Bas-Vestier que sur le pavé des rues, le Bas-Vestier n'est rien moins qu'attrayant. Embarrassé dans sa redingote de noces, et qu'il n'endosse d'ordinaire que pour le mariage de sa fille, le brave homme n'est pas à l'aise au milieu du bruit de la cité. Le macadam lui brûle les pieds ; le ferraillement des carrioles lui brise la tête ; les regards du curieux citadin l'ennuient. Au reste, en souliers et avec des chaussettes, comment se sentir chez soi ?

Mais c'est au village ; et c'est le dimanche. Il a passé la blouse de fil bleu ; il a coiffé sur l'oreille le chapeau dur et bas ; il a chaussé le sabot noir des fêtes. Avec ses filles aux joues roses, il prend joyeusement l'étroit sentier qui conduit à l'église. Son œil rayonne de bonheur : son champ de seigle a si belle apparence ! ses pommiers sont si abondamment chargés de fruits ! ses filles sont si belles sous leur simple bonnet de mous-seline, et surtout, elles sont si ménagères ! Et puis, ne lui a-t-on pas assuré que cette année il n'y aurait pas de guerre, et que Pierre, son fils, soldat à Alger, bien loin là-bas, reviendrait cette année au foyer paternel.

Tout en marchant, il pense à la joie qu'il ressentira bientôt en se faisant accompagner par ce Pierre, son idole. Comme les autres gars le regarderont fixement ! Comme il les dominera tous avec sa moustache, avec ses

boutons dorés et son grade de caporal ! “ Ah ! il a ben pâti, l'pauvre Pierrot ; mais j'sommes ben content quand même ! Il s'est ben battu et, s'il avait eu de l'instruction, il aurait monté ben haut. J'navions pas le moyen dans c'temps-là.”

A chaque carrefour, un nouveau détachement de paysans se joint à notre heureuse famille. Après la Roche-Aubert, c'est la Reuzerie, c'est le Bailleul, c'est Brillhaut, et sur la grande route où ils cheminent, ils se partagent en groupes animés et loquaces. Les enfants babillent ensemble ; les jeunes gens chuchotent ensemble ; les jeunes filles les regardent et rougissent ensemble. Pour les mères, elles se complaisent chacune dans son petit monde, parlent toilette, poules et poulets et se jalouent mutuellement. Comment en serait-il autrement ? Même au Bas-Maine, les femmes sont filles d'Eve.

Mais il est une chose sur laquelle toutes se trouvent d'accord : C'est la sévérité avec laquelle elles analysent la conduite singulière de la fille du Fermier du Lac-Vert. Emmenée à Paris en qualité de bonne d'enfants par M<sup>me</sup> la duchesse d'Abrantès, elle n'y est restée que trois mois. Et déjà elle n'est plus la même.

Elle s'appelait Jeanne, comme sa grand'mère et marraine ; elle se fait appeler Jannie. Elle portait le serretête et la *laitière* : elle se coiffe aujourd'hui d'un bonnet à fleurs et à rubans écarlate. Elle parlait comme tout le monde au village ; et maintenant elle *parloje* et *grasseje*. On dit même qu'elle aurait eu peine à reconnaître ses petits frères et ses petites sœurs, et qu'elle aurait trouvé la maison de son vieux père trop étroite pour sa grandeur parisienne.

Et les critiques vont leur train ; et les cançons se fauflent à travers ; et les rires sonores encouragent les uns et les autres. Ah ! si M. le curé pouvait entendre, quelle matière pour un sermon sur les *péchés de la langue* il recueillerait en peu de temps ! Nos dames, dans leurs salons, sont-elles plus innocentes ?

Pendant ce temps-là, les hommes devisent de leurs affaires. Le prix du blé au marché de Tilleul, celui du lin à la foire d'Ernée, le nombre de bestiaux sur la place de Lassay, celui des chevaux sur celle d'Ambrières, sont, avec quelques mots sur la pluie et le beau temps, les sujets ordinaires de leurs conversations. Tantôt, au cabaret, ils varient leurs thèmes : comment parler sans un verre de cidre ou une tasse de café ?

Cependant, la cloche redouble ses appels. Elle tinte le dernier son. Ils entrent dans l'église.

Sans être Irlandais, le Bas-Vestier se sert d'eau bénite. Puis, il se rend à sa place. C'est un banc qu'occupèrent successivement son père, son grand-père, son grand grand-père, quelquefois même les ancêtres de la famille de temps immémorial. Aussi, il y est chez lui ; et malheur à qui tenterait de l'en déloger. J'en ai vu sacrifier des sommes énormes pour eux plutôt que de permettre que d'autres obtinssent le droit de les en chasser. De fait, il semble que l'on prie mieux là où prièrent nos aïeux.

La messe commence. Le père dit son chapelet : il ne sut jamais lire. Mais en revanche, comme il est fier de voir ses enfants suivre les prières dans un beau livre d'heures, acheté par lui à la ville, ou reçu du prêtre comme prix de catéchisme !

Au prône, Jacques Bonhomme ne dort point : il doit faire là sa provision de nouvelles pour la semaine entière. Et le journal, direz-vous ? Le journal ! ah ! parlez-en à Jacques. Il vous dira comme quoi les papiers l'ont trompé, en annonçant une victoire qui tourna à être la défaite de Sedan, et comme quoi, depuis lors, il a juré de n'en recevoir aucun sous son toit.

Quelquefois le notaire le presse d'en recevoir un : “ Sauf votre respect, M. le notaire, répond-il, nous autres n'avons point besoin d'ça. Quand les journaux parlent de fêtes et de joie, j'savons ben que c'est pour nous, et quand c'est de malheur et d'impôts, j'les connaissons toujou ben assez tou.” Et si le petit homme au gros ventre et au nez rouge insiste, Jacques contracte vite les lèvres, serre les dents, fait rouler sa prunelle noire dans son orbite, et, sans se fâcher encore, car il respecte le notaire : “ Paix ! dit-il avec énergie, vous, M. le notaire, vous êtes républicain. C'est votre affaire, car les faillites sont plus nombreuses et les changements

de propriétés plus fréquents. Mais, vous le savez, moi je n'le suis pas : mon père était un chouan en 1830, et mon grand-père se battit sous Charette. Ils m'ont toujou dit, comme d'ailleurs le disait feu votre père, et comme nous le répétons ennui :

Amis, en république  
Pas de pain dans la boutique.”

Et cet argument de tradition est pour lui sans réplique.

Mais revenons à l'église. Lorsque le prêtre, à cheveux blancs, fait retentir sous la voûte de l'église sa parole accentuée, il trouve Jacques Bonhomme tout yeux pour le regarder et tout oreilles pour l'entendre.

Trois fois, la semaine dernière, le glas funèbre est venu le surprendre dans son champ de travail. Deux des morts étaient jeunes, mais le troisième ? n'était-ce point un de ceux-là, hélas ! clairsemés aujourd'hui, qui firent leur première communion avec lui, tirèrent au sort avec lui et firent avec lui les campagnes d'Italie et de Crimée ? Le curé fait savoir que le troisième mort fût un étranger de passage au village. Jacques Bonhomme respire à l'aise et s'associe de tout cœur aux *Pater* et *Ave* pour le repos de son âme.

Pendant que les publications de bans font passer un sourire moitié envie moitié joie sur les lèvres de la jeunesse, la longue liste des défunts jette comme un voile de tristesse et de crainte sur sa figure expressive. Il les connut tous ! il les aime tous ! Mais tous sont bien morts, et cette pensée le rassure.

Au sermon, il approuve de la tête et il approuve du regard que si surtout le curé parle contre le luxe et la boisson, il est sûr de voir Jacques triomphant. Ne sait-il pas, lui, que le curé a raison ? n'en a-t-il pas vu bon nombre perdre, au fond d'un verre, fortune, raison, santé ? n'en connaît-il pas beaucoup auxquels les rubans et les fleurs ont coûté les plus beaux champs de leurs fermes ? Il approuve donc ; mais cette approbation redouble si le curé, comme souvent, fait un contraste entre les mœurs austères du temps passé et celles plus légères du nôtre. Jacques alors redresse la tête, relève fièrement les épaules, cligne de l'œil aux voisins et voisines et essaie de leur faire bien comprendre qu'il eût une jeunesse sans reproches.

Le *laudator temporis acti* ne fût jamais plus sincère et plus vrai !

GIULIO.

## ÇA ET LA

Le passage de l'Albani à Montréal a lancé plusieurs de nos confrères en plein dithyrambes. L'un d'eux n'hésite pas à la proclamer une idole, une sainte. Le départ de la diva l'a jeté dans une sombre tristesse dont il reviendra, nous l'espérons. Parce qu'il est triste, il se figure que toute la ville est dans la douleur. “ On se rencontre, dit-il, on se donne la main d'un air triste et l'on s'exclame : Elle est partie ! ”

Un autre propose presque de lui élever une statue parce qu'elle est venue à Montréal, nous fai-ant par là une faveur qu'on ne saurait trop reconnaître. On dirait que la diva ne s'est pas fait entendre, pour ne parler que du Canada, à Toronto. Excessif tout cela. Ayons de l'enthousiasme, battons des mains, mais gardons une certaine mesure.

\* \*

M. Achille Fréchette, d'Ottawa, qui mène de front la traduction officielle et la culture des beaux-arts, vient de remporter de grands succès à la dernière exposition des beaux-arts, qui a eu lieu il y a quelques jours, dans la capitale. Il est sorti premier dans les trois sections où il a concouru. C'est un succès qui en vaut la peine et nous y applaudissons de tout cœur. Avec Albani comme étoile de première grandeur à l'opéra, Louis Fréchette comme poète-lauréat, Hébert comme sculpteur et Achille Fréchette comme dessinateur, nous pouvons nous croire quelque chose dans le monde littéraire et artistique du Canada. Nos artistes ne sont pas légion, il est vrai, mais ils sont excellents ! et c'est surtout dans ce domaine que la qualité l'emporte sur la

quantité. Que nous serions riches si nous avions autant d'aptitudes pour les affaires que nous en avons pour les beaux-arts ! Il faut pourtant plus d'intelligence pour peindre un beau tableau que pour empiler des gros sous !

\* \*

C'est dans les journaux anglais, ordinairement les plus sympathiques au gouvernement républicain, qu'il faut chercher l'impression véritable produite par les tristes scènes du mois dernier.

Le correspondant parisien du *Times* est obligé d'avouer que l'on récolte ce qu'on a semé : il dit les premières conséquences de ces agitations inquiétantes :

« Depuis douze ans, on a prêché des doctrines faites pour surexciter les imaginations. Les démagogues n'ont reculé devant aucune flatterie pour obtenir la faveur de la foule. Ministres et hommes politiques n'ont jamais dit qu'une émeute met un terme à la prospérité, et que la suppression de la prospérité des patrons a pour conséquence la misère des ouvriers ; ils ne leur disent pas que depuis cinq ou six jours la moitié des étrangers se sont éloignés de Paris, et qu'il y a à Rome, en ce moment, beaucoup d'Américains qui étaient sur le point de partir pour Paris et qui ont écrit pour contre-mander les appartements qu'ils avaient loués. Personne n'ose dire courageusement la vérité à cette foule surexcitée ; elle n'a pas un véritable ami, elle n'a que des flatteurs pires que des ennemis. »

Pour lui dire la vérité, il faudrait avouer qu'on a été incapable et impolitique. C'est à quoi on ne se résoudra jamais. Il est plus commode de se rejeter la faute réciproquement.

« Rien, je le répète, n'est plus écœurant que de lire dans les journaux les humiliantes dénonciations de groupe à groupe, de parti à parti, accusations stupides sous lesquelles on cherche à dissimuler l'incapacité de ces faux amis du peuple qui savent bien flatter ses passions, exciter ses appétits et dénoncer ses ennemis, mais qui ne l'aiment pas assez sincèrement pour inspirer confiance et porter remède à ses maux. Quoi qu'il en soit, la faiblesse d'un côté, la surexcitation de l'autre, ont ramené ces jours funestes où Pétion consultait tous les matins le baromètre pour voir s'il y aurait émeute ou non ; et quand en France on entre dans une période de ce genre, personne ne sait quand ni comment on en sortira. »

## DÉPART DU CONSUL DE FRANCE

M. de Sesmaisons, consul de France, et madame la comtesse de Sesmaisons, se sont embarqués à New-York, le 4 courant, à bord de l'*Amérique*, à destination du Havre.

L'absence de M. le consul-général de France ne durera que deux mois, et elle n'a aucun caractère officiel.

M. Duchatel remplira la charge de consul dans l'interval.

En réponse aux souhaits de bon voyage de la Société Française de Montréal, M. le comte a promis d'envoyer à la colonie française de notre ville un drapeau donné par le président de la République.

Les dépêches suivantes ont été échangées entre la Société Française de Montréal et le consul-général à l'occasion du départ de ce dernier pour l'Europe :

Montréal, 3 avril 1883.

A monsieur le comte de Sesmaisons, consul-général de France au Canada, aux soins de M. Lefèvre, consul-général de France à New-York.

Les Français de Montréal, dans leur réunion générale, ont voté à l'unanimité de vous faire parvenir, au moment de votre départ pour notre cher pays, leurs souhaits de bon voyage et prochain retour.

Pour les Français de Montréal,  
Le délégué,

PAUL PRÉVILLE.

New-York, 3 avril 1883.

A Monsieur Paul Prévile,  
Montréal.

Je vous prie de remercier en mon nom les Français de Montréal pour leurs souhaits. Je suis profondément touché de ce témoignage de sympathie que je n'oublierai jamais. J'espère les remercier de vive voix dans quelques mois.

(Signé.)

Comte de SESMAISONS.

## LE SOUS-LIEUTENANT CHARTRAND

Nous sommes heureux de recevoir la nouvelle de la nomination au grade de sous-lieutenant dans l'armée française, d'un de nos compatriotes et concitoyens, M. J. Chartrand, ex-capitaine au 65<sup>e</sup> bataillon de Montréal.

M. Chartrand est entré dans la légion étrangère il y a environ six ans, et a servi en Afrique pendant plusieurs années, après lesquelles il obtint ses lettres de naturalisation française.

Il passa immédiatement comme élève officier à l'école militaire de Saint-Maxen et il a obtenu l'épaulette de sous-lieutenant aux zouaves, au commencement du mois de mars dernier.

## DE MONTRÉAL A LOURDES

I

### INTRODUCTION

Nous allons donner le récit d'un pèlerinage de Montréal à Lourdes, qui nous paraît intéressant dans un moment où se préparent plusieurs excursions ; nous le ferons précéder de quelques détails sur les apparitions qui ont donné lieu à ces immenses concours qui rappellent les siècles de foi.

Il ne faut pas oublier que c'est en 1830, et à Paris, que Marie a fait d'abord connaître cette médaille miraculeuse destinée à répandre la dévotion à l'Immaculée Conception. En 1854, le Souverain Pontife Pie IX l'a proclamée solennellement, et enfin, quatre ans après, en 1858, Marie a daigné se manifester, et alors, prenant elle-même le nom glorieux que l'Eglise venait de lui donner : *Je suis l'Immaculée Conception*, elle a confirmé ce titre, elle l'a sanctionné. Il est important de connaître les circonstances de cette manifestation glorieuse quand on va vénérer les lieux saints que Marie a choisis elle-même pour donner au monde un nouveau témoignage de sa tendresse.

Nous ne dirons rien qui ne soit appuyé sur les assertions du beau livre de M. Lasserre, qui a rencontré un si grand succès, que depuis 1869 jusqu'à présent, il a dû donner plus de 200 éditions de son livre et fournir près d'un million d'exemplaires. Dans la première année seulement il était arrivé à la 30<sup>e</sup> édition.

### ENFANCE DE BERNADETTE

Vers la fin de l'année 1857, François Soubirous, ouvrier menuisier, vint établir sa demeure dans une pauvre maison de la rue des Petits Fossés, à Lourdes au pied du château et près de l'église. Il travaillait dans un moulin voisin. La famille se composait de deux garçons et deux filles.

Ces artisans, dénués des biens de la terre, avaient les dons de la foi, de la probité, de la piété. Ils étaient donc de cette condition des pauvres que le monde peut méconnaître, mais que Dieu aime, qu'il a choisis pour compagnons de sa vie mortelle, auxquels il a donné les premières dignités de son Eglise naissante, et auxquels d'ailleurs "il rapporte tout, car il n'accorde le ciel aux riches qu'autant qu'ils auront été les bienfaiteurs des indigents." Enfin, n'est-ce pas encore parmi eux que de nos jours il a choisis plus d'une fois ses confidentes et les instruments de sa volonté, prenant ainsi "ce qui est faible pour confondre ce qui est puissant."

L'aînée des enfants se nommait Bernadette. Elle avait toujours été malade ; ses parents, croyant que l'air de la campagne lui serait avantageux, l'avaient placée chez un fermier des environs à qui ils payaient pour pension cinq francs par mois.

En cette demeure retirée, l'enfant s'éleva dans la candeur et la simplicité. En fait de prières, elle ne connaissait que le chapelet, mais soit par la recommandation de sa mère, soit par le mouvement de l'Esprit saint, elle le récitait sans cesse.

Loin du bruit, toujours dans la prière, l'esprit du monde n'avait pas terni la pureté de son cœur, "elle était comme ces lacs solitaires perdus dans les montagnes et où se mirent en silence toutes les splendeurs du ciel. *Heureux les cœurs purs*, dit l'Evangile, *ils verront Dieu.*"

II

### BERNADETTE À LA GROTTTE

11 février 1858.

Bernadette ayant déjà 14 ans, et n'ayant pas fait sa première communion, fut rappelée à la maison paternelle pour se préparer à ce grand acte de la religion. Les bonnes sœurs de Nevers, qui avaient l'école de Lourdes, se chargèrent de son instruction.

Le jeudi gras, 11 février 1858, la ville inaugurait cette semaine de réjouissances profanes qui précèdent les austérités du carême. Presque partout se préparaient de joyeuses réunions et, pendant ce temps, les Soubirous n'avaient pas même de bois pour faire cuire leur maigre dîner.

"Allez ramasser du bois," dit la mère à ses enfants, et elle les envoya à l'endroit près de la ville que l'on appelle les roches massabiellées et qui appartenait à la Commune.

La mère prit soin que Bernadette, qui était toujours chétive et qui souffrait alors d'un rhume, fut bien chaussée et enveloppée de ce grand capuchon, comme il y en a dans toutes les familles des Pyrénées. Il y en a de noirs, de rouges et de blancs ; celui de Bernadette était blanc, doublé de rouge et bordé de velours noir.

Bernadette, si malade et si frêle qu'elle fut pour son âge, avait quelque chose de distingué dans son extérieur. Un grand front, des yeux d'une pureté angélique, un teint pâle et mat comme dans les vieux portraits de la sainte Vierge, une physionomie douce et intelligente qui en imposait malgré son air de simplicité et ses haillons. Enfin, dit son historien, "elle avait

ce qu'il y a de plus rare et de plus grand dans le monde, la majesté de l'innocence."

Les enfants arrivés près des roches massabiellées prirent leurs sabots à la main pour traverser le torrent qui coule au pied de la montagne ; mais Bernadette hésitait à passer nu-pieds comme eux, enfin elle commença à défaire sa chaussure. Il était midi, et l'*Angelus* devait sonner en ce moment à toutes les cloches des villages environnants. Bernadette se mit à genoux et récita l'*Angelus*. Quel contraste en ce moment entre ceux qui, dans Lourdes, allaient se livrer au plaisir, et cette jeune fille sans nul souci des jouissances de ce monde et qui ne songe qu'à prier.

C'est alors que Bernadette entendit comme le bruit d'un coup de vent et ce qui l'étonna c'est que les arbres restaient immobiles ; un second coup se fit entendre et comme Bernadette levait les yeux vers le rocher pour voir si les arbres étaient agités, qu'elle fut sa surprise en apercevant dans une ouverture de la grotte, et au sein d'une clarté extraordinaire, une femme d'une incomparable splendeur.

L'enfant était toute saisie, elle n'en pouvait croire ses yeux, elle aurait pu penser à un rêve, mais elle voyait distinctement près d'elle ses compagnes occupées à ramasser le bois.

Bernadette tremblante, pleine d'émotion, voulut avorter ses compagnes ; elle poussa un cri qui s'étouffa dans sa gorge ; elle voulut se signer avec son chapelet, elle n'eût pas la force de lever la main et s'affaissa sur ses genoux ployés. Mais Marie regardait Bernadette avec un si doux sourire qu'elle calma toutes ses craintes, et d'un geste grave, qui semblait une bénédiction, elle fit le signe de la croix que Bernadette put répéter aussitôt en contemplant toute ravie la vision merveilleuse. La Dame paraissait d'une taille moyenne, jeune, dans les grâces de la 20<sup>e</sup> année et semblait réunir en elle toutes les beautés de la vie humaine : la candeur de l'enfant ; la pureté de la vierge ; la tendresse de la mère : "d'ailleurs qui peut décrire ces splendeurs, allons-nous essayer, avec les lampes de la terre, d'éclairer les astres du ciel ?"

Bernadette récitait le chapelet jusqu'à ce que la vision disparut. Alors surprise de la tranquillité de ses compagnes : "Eh quoi ! dit-elle, n'avez-vous rien vu ?" "Non," répondirent les jeunes filles. "Alors je n'ai rien à vous dire." Mais comme en revenant les enfants l'interrogeaient avec instance sur le sens de ses paroles, elle raconta sa vision que les enfants répétaient en rentrant à leur mère. Or, tout l'effet de ce premier récit fut que la mère, peu confiante dans le merveilleux, défendit à sa fille de répéter un seul mot de ce qu'elle avait dit, elle n'y voyait qu'illusion et imagination.

Les jours suivants Bernadette, poussée par un attrait intérieur, retourna à la grotte. Elle vit de nouveau l'apparition qui lui demanda formellement de revenir pendant quinze jours de suite, ce que Bernadette promit avec bonheur. Et dès lors elle commença à revenir chaque jour et les visions continuèrent.

III

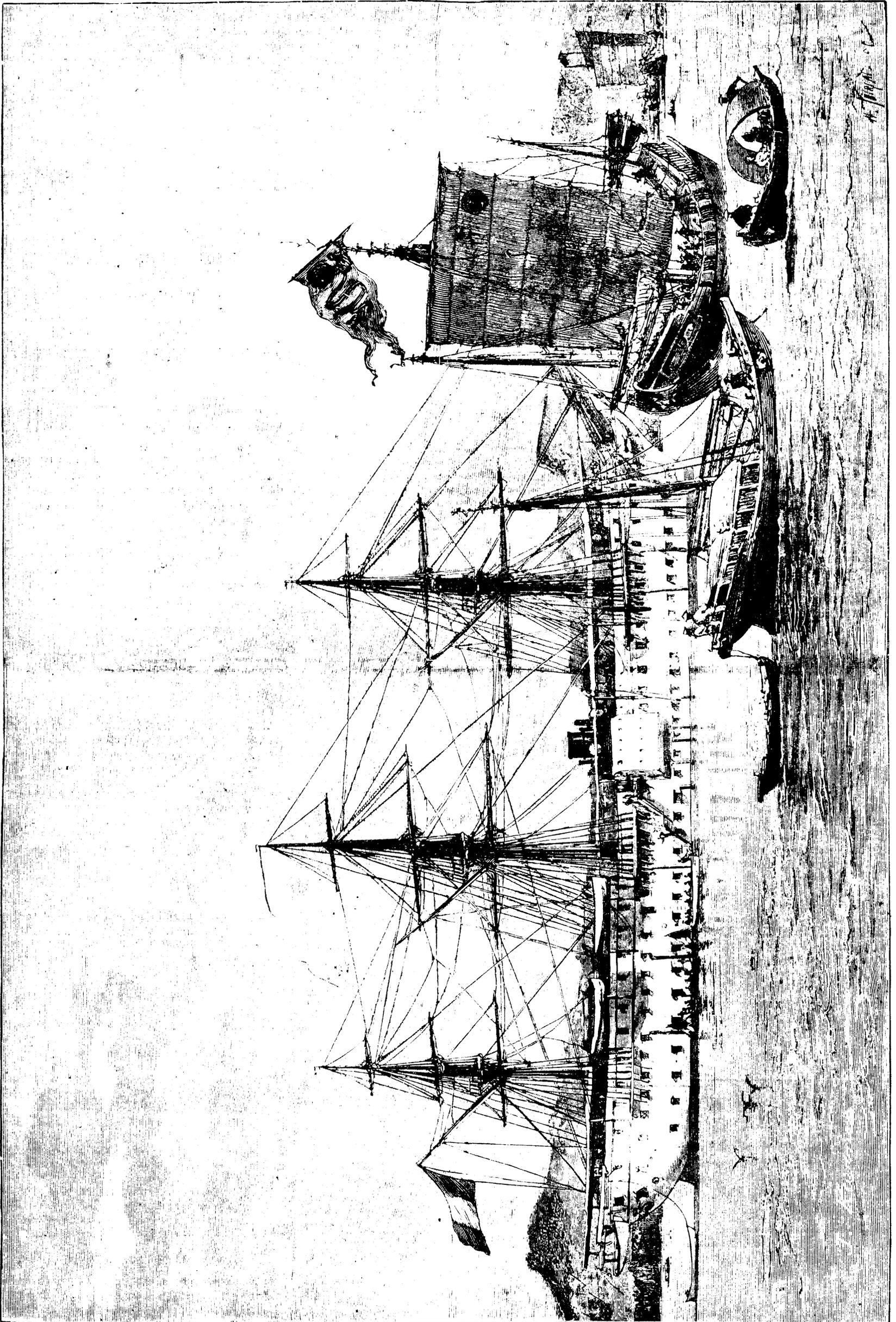
### NOUVELLES APPARITIONS

Pendant ce temps la ville avait connu la merveille. Les petites compagnes de Bernadette avaient parlé. Bientôt on vit accourir une foule nombreuse, elle augmentait chaque jour. Dès le matin la multitude se réunissait. Chacun arrivait aussitôt que possible afin d'être bien placé et ensuite attendait patiemment le moment où Bernadette venait avec sa mère ou quelqu'une de ses compagnes. Devant l'enfant la foule s'écartait silencieusement. Bernadette avait un air si humble qu'il semblait qu'elle fut tout à fait étrangère à l'émotion de la multitude. Elle se mettait en prières sans s'apercevoir que les regards étaient fixés sur elle, puis à un certain moment son visage s'illuminait, son attitude exprimait encore plus vivement le sentiment de la prière, ses regards semblaient refléter un spectacle merveilleux ; enfin son expression devenait telle que toute la foule en était pénétrée et se répétait à voix contenue : "Elle voit la sainte Vierge ; elle la voit." Ensuite Bernadette reprenait son attitude ordinaire et tout le monde comprenait que la vision Céleste avait disparu.

"Son front, dit M. Lasserre, devenait rayonnant. Le visage pâlisait, tous les traits montaient comme pour se tourner vers l'objet de la contemplation. La bouche était béante, les yeux fixes, mais le visage rayonnait de bonheur, de pureté et de beauté."

Bernadette avait alors un reflet si éclatant de la beauté qu'elle contemplait, que tout le monde pensait la voir par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne si vulgaire à l'état habituel semblait n'être plus de ce monde. "C'était l'ange de l'innocence laissant la terre et tombant en adoration au moment où il entr'ouvre les portes éternelles et où il aperçoit le Paradis."

Néanmoins malgré l'empressement des fidèles, le clergé crut devoir user de prudence pour ne pas paraître encourager une croyance que l'autorité n'avait pas encore examinée. Mgr Laurence, évêque du diocèse, défendit à ses prêtres de paraître à la grotte. M. Peyramale, le vénérable curé de Lourdes, suspendit son



L'EXPÉDITION DU TONKIN : LE TRANSPORT LA CORÉE, CHARGÉ DES RENFORTS DESTINÉS AU CORÉE EXPÉDITIONNAIRE

jugement et soumit Bernadette à plusieurs interrogatoires où il put reconnaître au moins qu'elle était invariable dans ses affirmations. Enfin, M. Jacomé, le commissaire de police, délégué par l'autorité supérieure, ayant cherché à intimider Bernadette, ne put obtenir avec ses menaces que la dénégation la plus formelle à ses accusations injurieuses.

Voici quelles avaient été les circonstances principales de ces apparitions.

Au 11 février à midi, Bernadette avait vu la sainte Vierge pour la première fois. Quelques jours après, même manifestation. Le jeudi 18 février, l'apparition se montre pour la troisième fois et demande à Bernadette de venir pendant quinze jours, et sur la promesse de l'enfant, la dame lui dit : " Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre."

Chaque jour de la quinzaine, Bernadette vit la sainte Vierge et reçut les mêmes consolations. Le sixième jour, Marie révéla plusieurs choses dont elle ne devait révéler qu'une seule : " Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle et qu'on doit y venir en procession." Aux jours suivants elle lui dit qu'il fallait faire pénitence, enfin elle lui enjoignit de boire de l'eau de la fontaine et comme l'enfant ne voyait pas de fontaine, sur un signe de la dame, l'enfant creuse la terre avec ses mains, elle donne passage à un filet d'eau qui devait devenir une source énorme, intarissable et enfin miraculeuse.

C'était cette source, qui devait bientôt fournir cent vingt quatre mille litres d'eau par jour, qui devait se répandre par toute la terre, être jugée plus précieuse que l'or, une source à laquelle recourraient, avec confiance et avec succès, des muets, des aveugles, des paralytiques, enfin toutes les infirmités humaines. Dès ce jour et avant que la quinzaine fut arrivée à son terme, on eut à publier bien des guérisons produites par les eaux de la nouvelle source.

Un pauvre carrier nommé Louis Bourriette, aveuglé par un éclat de mine vingt ans auparavant, et guéri complètement après avoir lavé ses yeux ; Blairette Soupenne guérie aussi d'une cécité ; Marie Daube, Bernarde Soubié et Fabien Baron guéris de maladies réputées incurables et qui les retenaient au lit ; une pauvre paralytique nommée Jeanne Crassus, rendue à la santé ; un pauvre enfant réputé mort par tous les médecins et qui, après avoir été plongé dans les eaux de la source, reprend la vie et le mouvement.

Ceci nous explique qu'au dernier jour de la quinzaine accomplie par Bernadette suivant sa promesse à la sainte Vierge, on compta vingt mille personnes réunies devant la grotte.

Mais ce ne devait pas être la dernière apparition, il y en eut encore une autre au 25 de mars qui eut une grande importance. Bernadette, sur la recommandation de monsieur le curé, avait demandé plusieurs fois à la dame de lui dire quel était son nom, et elle n'avait pas reçu de réponse. Or, ce jour du 25 mars, fête de l'Annonciation, Bernadette ayant demandé à plusieurs reprises à la dame de dire son nom, à la dernière question de l'enfant, l'apparition sépara d'abord ses mains qui étaient jointes, les étendit vers le sol comme dans la médaille de l'Immaculée Conception, puis les élevant vers le ciel comme par un mouvement de joie et de reconnaissance, elle les réunit avec l'attitude de l'invocation en disant ces paroles : " Je suis l'Immaculée Conception."

Ayant dit ces mots, elle disparut et l'enfant se trouva comme la foule en face d'un rocher désert.

Mais elle avait enfin la réponse qu'elle avait promis de faire connaître à monsieur le curé. Elle ne la comprenait pas bien, elle craignait de l'oublier et à chaque pas qui la rapprochait du presbytère où elle allait, elle répétait : " Immaculée Conception, Immaculée Conception," et elle tenait bien à porter ces paroles à monsieur le curé, " afin, disait Bernadette, que la chapelle se bâtît."

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

## COMMUNICATIONS

M. Jérémie Perrault, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, nous a adressé cette lettre qu'il nous prie de publier :

MONTRÉAL, 2 avril 1883.

Monsieur le rédacteur de la *Tribune*,

Votre journal du 31 mars contient un entrefilet qui se lit comme suit : " La réception faite à M<sup>me</sup> Albani, nous a fait comprendre plus que jamais l'inconvénient de n'avoir ni salle ni société nationales. Nous avons constaté avec chagrin que nous n'avons plus en réalité de société Saint-Jean-Baptiste. Autrefois, dans une circonstance semblable la société Saint-Jean Baptiste se serait assemblée, les officiers auraient été chargés d'aller au-devant de la grande artiste, et de lui présenter une adresse. Aujourd'hui, vu la manière dont la société est composée et représentée, c'est impossible."

Il y a dans ces quelques lignes plusieurs erreurs de fait.

1<sup>o</sup> La société Saint-Jean-Baptiste était représentée officiellement à la réception d'Albani. Deux des officiers généraux, M. A. D. Lacroix, secrétaire-archiviste et moi-même en ma qualité de président, sommes allés au-devant de la grande artiste avec le comité de réception nommé par le conseil de ville. Les deux vice-présidents et d'autres officiers y seraient également allés si on leur eût permis de prendre place dans le char officiel ; mais on n'a voulu admettre que le président et le secrétaire.

2<sup>o</sup> L'opportunité de présenter à madame Albani une adresse au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste a été discutée entre les officiers-généraux. Le sentiment unanime a été de s'en abstenir et cela pour les raisons suivantes : la ville avait décidé de faire une réception officielle et de présenter une adresse au nom de tous les citoyens de Montréal. Le maire étant Canadien-Français, la majorité du conseil de ville étant canadienne-française, de plus le président du comité de réception étant un échevin canadien-français, il n'y avait plus lieu pour la société nationale d'intervenir au nom de la nationalité. Une adresse de plus eût été fastidieuse.

3<sup>o</sup> Il n'est pas exact de dire " qu'autrefois, dans une circonstance semblable, la société Saint-Jean-Baptiste aurait présenté une adresse." C'est le contraire qui est vrai. La Société Saint-Jean-Baptiste s'est le plus souvent, sinon toujours fait une règle de ne pas présenter d'adresse dans les réceptions données publiquement, par la ville, mais plutôt d'envoyer des délégués prendre part à ces réceptions lorsqu'elles regardaient notre nationalité. Je pourrais en citer maints exemples.

Ce qui précède suffit pour démontrer que l'article de la *Tribune* est basé sur une fausse exposition de faits.

La Société Saint-Jean-Baptiste était prête comme toujours à prendre le devant, mais personne ne lui reprochera, dans les circonstances présentes, de laisser le pas au conseil de ville, dont les démarches, au nom de tous les citoyens, rendront plus flatteur et plus glorieux l'accueil fait à notre distinguée compatriote.

Mais, à part des faits erronés, il y a, dans l'entrefilet de la *Tribune*, à l'adresse des officiers et des membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, des reproches gratuits que je ne puis passer sous silence.

Dire que nous n'avons plus en réalité de société nationale lorsque la Société est plus forte, plus prospère, plus florissante que jamais, c'est une assertion d'aveugle pour ne pas dire plus ; c'est montrer qu'on ignore ce qu'a fait la société dans les dernières années. Il n'y a que ceux qui sont restés dans l'inaction pendant que les autres travaillaient qui puissent commettre de pareilles méprises.

En 1874, après la démonstration du 24 juin, la Société était endettée de près de neuf cents piastres. Cette dette lourde pour une organisation ayant peu de ressources, a été payée. En outre, plus de douze cents piastres ont été consacrées à l'achat d'une bannière, d'insignes pour officiers et pour divers autres objets dont la Société avait besoin pour paraître dignement.

Et il faut remarquer que pendant cette période, nos manifestations du 24 juin ont été les plus brillantes que l'on ait vues à Montréal. Celle de l'an dernier est encore présente au souvenir de tout le monde ; jamais on n'a vu plus d'ardeur, plus d'enthousiasme et plus de succès.

Cependant la *Tribune* blâme " la manière dont la Société est aujourd'hui composée et représentée."

Quand on accuse, on doit préciser ses accusations. La *Tribune* eut dû au moins dire en quoi la composition et la représentation de la Société Saint-Jean-Baptiste sont à blâmer. Tel que c'est dit, c'est une injure toute gratuite qui tombe non seulement sur moi, — ce dont je m'occuperais peu — mais sur ceux qui viennent de laisser le fauteuil présidentiel et qui sont des hommes comme l'honorable juge Loranger, M. N. Bourassa, l'hon. M. Beaubien, etc., etc., sur tous les officiers de la Saint-Jean-Baptiste.

C'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de la repousser avec indignation.

En résumé, la Société Saint-Jean-Baptiste a fait ce qu'elle a l'habitude de faire. Si elle n'a pas présenté d'adresse à l'Albani, c'est pour les excellentes raisons que je viens de donner. Il n'y avait pas là de quoi écrire des faussetés et attaquer, je puis même dire injurier les officiers et les membres de la Société.

Le rédacteur de la *Tribune* a probablement écrit de la sorte par suite de l'ignorance des faits. Mais avant d'accuser de cette façon, il eût dû se renseigner, et il eut appris que la Société Saint-Jean-Baptiste était à son poste dans la circonstance. Quant au reste de son article, il ne peut avoir l'ombre même d'une excuse.

JÉRÉMIE PERRAULT,

Président général de la Société Saint-Jean-Baptiste.

M. l'Éditeur.

Un mot, si l vous plaît, en réponse à la lettre de M. Jérémie Perrault, soit dit sans malice. J'ai exprimé l'opinion que la Société Saint-Jean-Baptiste n'était pas constituée et représentée de manière à jouer, dans cer-

taines circonstances, un rôle convenable. M. Perrault a vu dans cette déclaration une insulte pour lui et les autres officiers de la Saint-Jean-Baptiste. Loin de moi la pensée de vouloir offenser des hommes honorables dont j'ai plus d'une fois loué le patriotisme et le dévouement. J'ai voulu dire simplement que la Société Saint-Jean-Baptiste, représentée par des chars allégoriques bien plus que par des membres actifs, était peu en état de se mouvoir dans certaines circonstances, de jouer un rôle digne de la population canadienne-française de Montréal, de produire surtout des résultats pratiques.

J'ai dit ce que tout le monde pense.

Qu'on me montre un seul acte accompli par la Société Saint-Jean-Baptiste depuis quelques années. Elle fait des processions qui coûtent des centaines de piastres et n'a pas même une salle où elle puisse se réunir. Elle s'agit un jour, et dort le reste de l'année. Quelques personnes se réunissent dans le cours de l'hiver, se nomment naturellement officiers et se séparent pour marcher, le vingt-quatre juin, derrière une trentaine de chars allégoriques. Est-ce pour cela que la Société Saint-Jean-Baptiste a été créée ? N'est-il pas permis de dire qu'elle devrait jouer un rôle plus digne de notre nationalité ?

Votre obéissant serviteur,

L.-O. DAVID.

## NOS GRAVURES

### Le transport la "Corrèze"

On sait que le gouvernement français s'est décidé à intervenir au Tonkin et qu'un petit corps de troupe embarqué sur le grand transport la *Corrèze* va achever l'œuvre commencée par Francis Garnier, l'héroïque marin, le compagnon de Doudart de Lagrée dans l'exploration du Mékong. La *Corrèze*, en armement à Toulon, est un grand transport qui tient le milieu entre l'ancien bâtiment de guerre et le paquebot transatlantique. Ce navire, de plus de cent mètres de longueur de bout en bout, sur une quinzaine de mètres de largeur, est à membrure et bordage de fer. Il est mis en mouvement par une hélice que fait mouvoir une machine à vapeur de la force de 2,600 chevaux. Son tirant d'eau est d'environ six mètres et sa jauge de près de cinq mille cinq cents tonnes. La mâture et la voilure sont, en hauteur et en surface de toile, égales à l'appareil des anciennes frégates. Le bâtiment peut donc ou marcher à la vapeur, ou se contenter, lorsque le vent est bon, de ses voiles ou, dans un cas spécial, des deux modes réunis de propulsion.

Les installations de la *Corrèze* sont copiées sur celles des autres transports construits dans ces dernières années, c'est-à-dire que tout a été combiné pour loger le plus grand nombre possible d'hommes, soit de quinze cents à deux mille, non compris l'équipage, dans les meilleures conditions d'hygiène et de confortable relatif. Grandes installations des entreponts, vastes dortoirs-casernes pour les hommes, hôpital bien aéré et bien distribué pour les malades ou les convalescents, tout a été réuni en vue de rendre supportable la traversée de ces régions si chaudes qui commencent à Suez et se continuent jusqu'à la Cochinchine.

### Une famille intéressante.—Les délaissés

Plus d'un chasseur, de ceux qui se repentent... d'avoir manqué dans leur dernière chasse la biche mal visée, s'apitoiera en voyant prise au collet la pauvre bête qu'il n'a pu tuer noblement. Le mal n'est pas moindre cependant, car si la chasse a pour but le plaisir, et le braconnage l'intérêt, la préméditation est la même et les résultats aussi. Voilà un animal inoffensif qui fait l'ornement de nos forêts, y broutant, y sautant, allaitant en paix ses petits faons ; qu'il meure d'une balle au flanc ou d'un lacet au cou, ses petits n'en sont pas moins orphelins et privés de la mamelle féconde, encore inhabiles à trouver l'herbage qui leur convient : les délaissés s'étioleront dans les hautes fougères, leurs petits yeux vitreux, tournés vers le cadavre de leur mère. Il se peut que le meurtrier ignore son crime, qu'il oublie le lieu où il a traîtreusement placé son piège, et voilà trois cadavres inutiles. qu'entoureront bientôt les verts feuillages et les fleurs printanières. M. Bellecroix ne nous montre aujourd'hui que celui d'une mère pleurée de ses petits ; nous attendons les fleurs pour cacher ce douloureux spectacle.

### Une intéressante famille.—Les protégés

Plus réjouissant est le spectacle que nous montre M. Jules Girardet dans son amusant tableau intitulé *Une intéressante famille*. Ses petits cochons roses n'auront certes pas un destin moins cruel que les petits faons de M. Bellecroix, mais ils auront au moins une enfance heureuse. Les voyez-vous barbotant dans l'auge, se repaissant de lait aigre et de prosaïques épluchures. Bien-

tôt ils auront les farineuses pommes de terre dans les larges marmites, et ce n'est que repus, ventrus, gras à triple lard, qu'ils iront à leur tour dans les larges marmites. Ils auront vécu de la vie du pourceau, et leur mort aura au moins une utilité. M. Jules Girardet n'a pas cherché tout cela dans son tableau. Il a vu un pittoresque coin de ferme, de gracieuses matrones donnant à têter à leurs bûbés, la pâtée aux petits cochons. Cela faisait tableau comme on dit, et il en a fait une aimable toile, agréable de couleur et de forme, qui nous a plu à nous-mêmes et que nous reproduisons avec plaisir. Cette scène rustique a trouvé dans M. Théodore Girardet, le frère du peintre, un graveur habile, ce qui donne à cette reproduction un double intérêt.

### Le nouvel hôtel du Crédit de France

Tout le monde connaît aujourd'hui le Crédit de France, qui a pris un développement si rapide. Aussi, n'ayant pas tardé à se trouver à l'étroit dans son installation de la rue de Londres, 17, s'est-il fait construire, au No 16 de la même rue, un magnifique hôtel, tout à fait à la hauteur de sa brillante fortune.

Cet hôtel, que représente une de nos gravures, et qui est l'œuvre charmante de l'habile architecte, M. Revel, vient d'être terminé. C'est un véritable monument, dont la façade, style Renaissance, séduit par son caractère noble, en même temps que par la grâce et la délicatesse de sa décoration.

Il se compose de trois étages. Un large escalier composé d'une dizaine de marches et que ferme, sur la rue, une grille élégante, conduit au rez-de-chaussée. L'escalier franchi, on se trouve dans un vestibule spacieux, de style Louis XIII, décoré avec une élégante simplicité. De ce vestibule on arrive, par trois larges baies, dans un hall grandiose, dont l'ossature de fer élève avec hardiesse, à la hauteur de trois étages, des galeries superposées.

Ce hall est affecté principalement aux services financiers qui sont en rapport constant avec le public : caisses, comptes courants, comptes de chèques, paiement des coupons, titres, ordres de Bourse, etc., etc.

Le premier étage, auquel on parvient par un grand escalier en pierre et stuc avec rampe en fer forgé, contient, outre une vaste antichambre, la salle du conseil d'administration et les cabinets du président, du directeur et des secrétaires.

Dans la salle du conseil, traitée dans le style Louis XVI, on remarque un très beau plafond de MM. Gervex et Rey. Les cabinets du président et du directeur, de styles Renaissance et Louis XIII, sont ornés avec une sévère simplicité, et très confortablement installés. Des appareils électriques et à air comprimé les mettent en communication directe avec tous les services. On voit que là est le cerveau qui pense et donne l'impulsion à toute la machine.

Ajoutons que le nouvel hôtel est élevé sous des sous-sols qui en sont une des parties importantes. Là, en effet, se trouvent la grande *salle des caisses* et la salle des employés des caisses.

La ventilation et le chauffage du hall ont été l'objet d'une étude spéciale, et les précautions contre l'incendie ont été prises de telle sorte, qu'un tour de clef suffirait pour inonder complètement cette partie de l'édifice.

On sait que le Crédit de France est dirigé avec une extrême prudence par les hommes les plus honorables et les plus habiles. Cette nouvelle puissance financière, dont toutes les entreprises sont couronnées par le succès, devait se donner un cadre digne d'elle.

Elle y a réussi, car l'inauguration du palais du Crédit de France devient un événement qui attire la curiosité et fixe l'attention de tout Paris.

### LES VICTIMES DE 37-38

Un correspondant, qui semble bien renseigné, donne à la *Tribune* de Montréal d'émouvants détails sur la famille Chevalier de Lorimier.

Cette famille, qui a vieilli dans le malheur, demeure maintenant à l'Assomption. La modestie du logis, la simplicité de l'ameublement, disent que l'économie la plus attentive doit présider aux opérations d'un ménage sans appui, sans protecteur.

Le correspondant n'hésite pas à dire que la famille du patriote est aux prises avec les premières nécessités de la vie.

« C'était, dit-il, la pensée du complet dénuement dans lequel le noble martyr laissait sa famille qui remplit d'amertume les derniers jours de sa vie. Dans une lettre écrite à sa femme le matin de son exécution, et trouvée sur son cœur après sa mort, on lit : « Aujourd'hui même, des hommes altérés de sang m'arrachent à tes bras ; mais ils ne réussiront jamais à effacer mon souvenir de ton cœur, j'en suis convaincu. Ils t'enlèvent ton appui et ton protecteur et le père de tes chers pauvres petits enfants. La Providence et les amis de mon pays en auront soin. »

« Il y a de cela quarante-quatre ans passés !!!

« Et madame de Lorimier est restée veuve et fidèle à la mémoire de son illustre époux ; sans appui, sans protecteur, elle a élevé ses pauvres chers petits enfants, à l'exception d'un petit garçon mort peu de temps après le supplice de son père. Ses deux filles, par piété filiale, ont identifié leur sort au sien ; elles ont pratiqué en commun le culte à la mémoire de leur père ; elles sont demeurées indifférentes aux attraits et aux amusements du monde, elles ont rempli le rôle d'anges protecteurs auprès de leur mère désolée. Admirable trinité de personnes passant une vie humble, ignorée au milieu d'une génération qui semble ignorer leur existence ? Combien de fois, dans le cours de près d'un demi-siècle de souffrances, elles ont dû arroser de larmes leur pain de tous les jours ?

« Magnanime dans l'infortune, cette famille n'a jamais sollicité une faveur, pas même fait la moindre demande !

« Madame de Lorimier arrive à 70 ans, à cet âge où l'énergie s'émousse, le courage subit de terribles atteintes et l'espérance nous abandonne ; elle arrive à cet âge où le cortège des infirmités humaines jette l'effroi et la terreur dans l'âme et nous fait désirer la mort. Ses deux filles sont à l'âge mûr, pleines de sollicitude pour leur bonne vieille mère, livrées tout entière aux soucis des besoins domestiques et jettent un regard d'inquiétude dans l'avenir sombre et menaçant. La maladie, la cruelle maladie, sans égard pour l'adversité, poursuit depuis quelques années ces deux filles dévouées.

« Voilà la position peu enviable d'une famille mutilée par la tyrannie britannique.

« A nous maintenant de tendre une main reconnaissante à cette famille capable de pousser la générosité jusqu'à garder un silence éternel sur les maux qu'elle a endurés, qu'elle endure et qu'elle est prête à endurer.

« Pauvre de Lorimier, avant de monter sur l'échafaud, tu nous avais confié le soin de ta famille !

« Pauvres enfants, dit-il, dans son testament politique, 14 février 1838, à 11 heures du soir, vous n'aurez plus qu'une mère tendre et désolée pour soutenir ; si ma mort et mes sacrifices vous réduisent à l'indigence, demandez quelquefois en mon nom, je ne fus jamais insensible aux malheurs de l'infortuné. »

« Le 20 décembre 1838, dans une lettre à sa sœur, il disait : « Non, non, elle n'oubliera jamais son malheureux époux ! Non, non, elle gardera sacrée la mémoire de son compagnon bien-aimé. Mais que va-t-elle devenir, elle et mes chers petits enfants ? Quel sera leur sort ? Je vais les laisser sans fortune, sans protection ? Qui les soutiendra ? O Dieu ! ces pensées rendent mon agonie terrible. A qui puis-je recommander ces tendres objets de mon fol amour ? O mes compatriotes, je vous confie mes enfants. Je meurs pour la cause de mon pays, de votre pays ; ne souffrez donc pas que ceux que je suis obligé de quitter, souffrent de la pauvreté après ma mort. »

On avait toujours cru, ajoute la *Tribune*, que la veuve et la famille de Lorimier étaient à l'abri de la gêne, mais le doute seul devait suffire pour engager ceux qui ont un peu de patriotisme dans l'âme à accomplir un devoir sacré. Quels sont ceux qui refuseraient de contribuer à une souscription publique en faveur de la veuve et des deux filles Chevalier de Lorimier ? Nous voudrions bien les connaître.

M. L.-O. David doit s'enquérir de l'exactitude des faits de son correspondant. S'il faut agir, dit-il, le moyen sera bien simple, les journaux, sans distinction de parti, n'auront qu'à ouvrir des listes de souscription dans leurs colonnes, et nous sommes convaincu que les résultats seront satisfaisants. En dehors de la politique, il y a du patriotisme, heureusement, chez notre population. Il s'agit simplement de le stimuler.

La presse canadienne-française ne peut manquer de répondre aux chaleureux appels de la *Tribune*. Pour notre part, nous nous associons de cœur et d'action à tout mouvement créé par notre patriote confrère.

(Le Quotidien.)

### LES INSTRUMENTS DE DIEU

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se sert. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu lui-même dit de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules ; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible donne les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme ; mais la force qui accable est toute de Dieu.

BALZAC l'ancien.

### CHOSSES ET AUTRES

Les examens du service civil commenceront à Montréal le 5 juin prochain.

Mgr Perraud, évêque d'Autun, sera reçu à l'Académie Française le 19 de ce mois.

On dit que la princesse Louise sera de retour à Montréal la semaine prochaine.

L'université McGill a conféré à M. D.-Z. Gauthier, avocat, de Sorel, le titre de Docteur en lois civiles.

C'est le comte de Puyjalou qui a été chargé d'organiser l'exposition des produits canadiens, au Trocadéro, à Paris.

Il est rumeur que les électeurs de St-Hyacinthe ont témoigné l'intention d'offrir une réception publique à M. Mercier.

On annonce que le sénateur Dickey va remplacer l'hon. M. Archibald comme lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse.

Le gouvernement mexicain a décidé de subventionner une ligne directe de vapeurs entre le Canada et le Mexique.

Paul Tahourenché, dit Picard, chef de la tribu des Hurons, de Lorette, est mort il y a quelques jours à l'âge de 76 ans.

M. Hector Fabre doit publier à Paris, dans la première quinzaine de mai, un ouvrage ayant pour titre : « La société française au Canada. »

A l'occasion du cinquième anniversaire de son sacre, le Pape a ordonné à son grand aumônier de distribuer une somme de 10,000 francs aux pauvres de Rome.

Une assemblée du comité de réception de Mme Albani a eu lieu dans le but de régler les comptes. Les dépenses s'élèvent à près de \$500.

M. Tarte nie dans le *Canadien* qu'il ait discontinué la poursuite qu'il a intentée contre M. Tardivel, et dit qu'un nouveau bref a été substitué à l'ancien samedi dernier.

M. l'abbé Régnier, curé de St-François-Xavier, à New-York, est mort la semaine dernière après une longue maladie. Né au Canada en 1820, M. Régnier a été plusieurs années professeur au collège des Jésuites à Montréal.

Un splendide échantillon de truite canadienne vient d'être ajouté à la collection de poisson faite pour l'exposition de Londres, par notre ami M. Gregory, agent du département de la milice et des pêcheries à Québec.

Sur les instances de M. Auguste Vermond, député de Seine-et-Oise, le gouvernement français vient d'accorder à la province de Québec, et par extension au Dominion canadien, le droit d'ouvrir une exposition permanente à Paris, dans le palais du Trocadéro.

M. le comte et Mme la comtesse de Sesmaisons, lors de leur départ de Québec, ont été l'objet d'une démonstration sympathique de la part de l'élite de la société québécoise. Ils s'en sont montrés très touchés et ils ont exprimé en partant l'espoir et le désir d'être bientôt de retour.

Mlle Rosa-Anna Blanchard, jeune fille de 22 ans, de Lowell (Mass.), a abjuré le protestantisme et a été admise membre de l'église catholique, à l'église des R.R. PP. Oblats, la semaine dernière. Devenue orpheline alors qu'elle était en bas âge, Mlle Blanchard avait été élevée par des protestants.

—Une dame veuve H..., qui habite Neuilly, près Paris, s'apercevait que bijoux, dentelles et autres objets de prix disparaissaient journellement de chez elle.

Ses domestiques avaient donné en maintes occasions des preuves de leur honnêteté, et il eût été difficile à des malfaiteurs de pénétrer dans l'appartement.

Quel pouvait bien être le voleur ?

Mme H... informa son fils, un jeune officier qui était venu passer quelques jours chez elle, des vols dont elle était victime.

Le jeune homme, armé d'un revolver, se plaça à l'entrée du couloir qui dessert tout le logis. Jusqu'à deux heures, rien d'inolite. Il allait se retirer dans sa chambre lorsqu'une ombre paraît. Il fait feu, et, à la lueur de l'explosion, il reconnaît sa mère et accourt à elle. Heureusement elle n'était pas atteinte.

Le mystère fut expliqué. Mme H... était somnambule, et c'est elle-même qui, s'appropriant ses propres bijoux, les entassait dans un placard dont on ne se servait plus, et où les objets disparus ont été retrouvés.



UNE FAMILLE INTÉRESSANTE. — Les Délaissés. — (Dessin de M. Bellecroix. — Gravure de M. Méaulle.)



UNE INTÉRESSANTE FAMILLE. — Les Protégés. — (Tableau de M. Jules Girardet. — Gravure de M. Théodore Girardet.)

## ÉLÉGIE

A la mémoire de mon frère Édmond.

Frappé, le cœur meurtri j'ai suivi le convoi,  
D'un frère en qui j'avais une attache profonde :  
Sentant un vide affreux je me disais pourquoi,  
Pour disparaître ainsi, venons-nous en ce monde ?

S'en va-t-il au néant ? S'en va-t-il vers les cieux ?  
Ne reste-t-il de lui qu'un pauvre corps inerte ?  
Ou reste-t-il une âme invisible à mes yeux,  
Trouvant de l'infini la route grande ouverte ?

J'essayais de lui dire, hors du monde connu,  
N'est-il plus, comme ici, de cruelles alarmes ?  
Pour tromper ma douleur, recherchant l'inconnu,  
J'interrogeais la mort en refoulant mes larmes.

Mais on ne répond pas lorsqu'on est au cercueil,  
Où la bouche sans voix ne sait plus que se taire.  
J'allai jusqu'au tombeau dont je touchai le seuil,  
Confiant l'âme à Dieu, puis le corps à la terre.

Depuis, je me redis qu'il est sur le chemin  
Des femmes, des vieillards, des enfants sans asile,  
Et que le plus souvent sans leur tendre la main,  
Nous passons—sachant trop notre obole futile.

Plus que jamais, je vois les peines, les douleurs,  
Fruits d'un arbre géant, dont les branches sans nombre  
Semblent vouloir couvrir un océan de pleurs !...  
Et je sens déborder en moi la plainte sombre.

Je vois que la souffrance atteint même le nid,  
Du tout petit oiseau—de l'enfant qui s'éveille !  
Et parfois je ressens comme un mal infini,  
Doutant presque de Dieu dont la pitié sommeille.

La pitié ?—J'entrevois le doute qui s'enfuit :  
Si je l'éprouve en moi, quelle est son origine ?  
De l'aveugle matière est-elle le produit ?  
Non.—Je comprends qu'elle est d'une essence divine.

J'ai murmuré, j'eus tort, car il est une voix  
Qui commande à mon cœur, qui s'impose et me crie :  
"Peux-tu sonder à fond les éternelles lois ?"  
"Travaille, fais le bien, médite, espère et prie."

CH. PEROTTE-DESLANDES.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

III

UN GRAND CŒUR

Aussitôt qu'Amédée fut seul, il éprouva les regrets qui suivent presque toujours un acte précipité. Des terreurs, déraisonnables peut-être, mais suscitées par une rare délicatesse, remplirent son esprit. L'accueil de Marie-Sophie lui paraissait décourageant ; elle avait évidemment deviné les sentiments dont il allait l'entretenir ; car Amédée, comme tous les cœurs sérieusement épris, s'imaginait que, malgré la prudence avec laquelle il se conduisait, tout le monde comprenait au son de sa voix, au regard de ses yeux, la passion qui remplissait son âme. Oui, Marie-Sophie devait tout savoir, et cependant elle avait refusé de l'écouter pour l'ajourner au lendemain ; à peine quelques mots étaient-ils sortis de ses lèvres, vagues, presque insaisissables, et elle s'était éloignée. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Sans doute à cette heure toute la famille réunie prononçait sur son sort. Tout l'espoir de sa vie reposait sur cette union. Un refus le rendrait à jamais malheureux. Mais qu'offrait-il à cette jeune fille belle, noble et riche ? Une vie enchaînée à son travail, une existence errante, c'est le sort des universitaires, bien des déboires et de rares joies. Mademoiselle de Ribienne était-elle faite pour cette médiocrité ? Il savait qu'il n'accepterait pas de dot ou du moins qu'il n'en ferait pas usage pour prouver à tous qu'un attachement violent, sans bornes, avait été l'unique mobile de cette alliance. Mais la chère créature qu'il allait lier à sa vie connaîtrait donc les privations, les mesquineries de cette vie de province dont il l'égarait quelques jours avant ? Triste amour que celui qui sacrifie l'objet aimé ! Amédée se faisait de sérieux reproches ; sa générosité naturelle reprenait le dessus. Il aurait pu se contenter de la douce vie qui lui était offerte dans cette excellente famille ; venir s'asseoir en ami et en frère à la table hospitalière et garder sa vie solitaire avec le travail et le combat. Ainsi perpétuellement agité en sens inverse, voulant et ne voulant pas, passant de l'espérance au désespoir, du désir à l'effroi, sa nuit fut mauvaise. Et le lendemain, quand il se rendit au château, ce n'était pas avec le joyeux entrain qu'il y apportait d'ordinaire, mais avec une préoccupation évidente et des regrets impuissants qui se reflétaient sur sa physionomie.

A Rémillac, Marie-Sophie n'avait pas mieux dormi, quoique pour des causes différentes ; le bonheur seul avait veillé à son chevet. Quand vint le matin, elle se rendit à l'église selon l'usage contracté par elle et sa sœur au couvent, usage auquel la petite paresseuse d'Annonciade apportait beaucoup moins d'exactitude. Marie-Sophie assista à la messe avec un grand recueillement, très pénétrée du grand acte qui allait lier sa vie. Elle examina bien attentivement son âme pour s'assurer que l'état du mariage était bien sa vocation. Oui, cela devait être, puisqu'elle aimait. Si son cœur avait été créé pour l'amour de Dieu seul dans un cloître, il ne se serait pas donné à une créature avec cette force et cette unité. Le salut, pour elle, se trouvait dans son union avec Amédée ; ensemble ils

iraient à Dieu se tenant par le cœur et par la main. Une si riante image offrait bien quelque désaccord avec le chapitre de l'imitation qui nous ordonne de porter la croix, si nous voulons suivre Jésus, en opposition avec la vie des saints perpétuellement victimes et holocaustes... Dieu faisait une exception pour elle... Ah ! elle l'en remercia à deux genoux.

Elle revint au château par les bruyères qu'embaumaient les genêts fleuris ; elle rencontra les fillettes du village allant à l'école, elle les embrassa toutes dans l'expansion de son bonheur ; à la porte d'une chaumière, une jeune mère tenait un enfant dans ses bras, elle s'approcha de ce groupe charmant et traça de son doigt une croix sur le front du petit ange ; elle avait besoin de répandre son bonheur, d'aimer et de bénir.

L'amour honnête est bon.  
Annonciade accourut vers elle, les yeux encore languissants et chargés de sommeil, fraîche dans son peignoir de mousseline, rose comme une matinée de printemps : après s'être jetée dans les bras de sa sœur qu'elle embrassa follement dix fois, elle se mit à cueillir les coquelicots, les bluets, les paquerettes, les avoines fleuries qui, au grand détriment du blé, émaillaient les champs, et avec un art infini elle s'en fit une couronne dont les légères et gracieuses fleurs trainant sur son cou et des deux côtés du pur ovale de sa figure, la rendirent plus charmante encore.

Marie-Sophie la regardait et l'admirait.  
—Tu ne seras jamais qu'une enfant, dit-elle d'une voix caressante.

—Tu crois ? répondit Annonciade en baissant la tête pour cacher la rougeur qui envahissait son visage.

—Je l'espère, reprit Marie-Sophie ; le bonheur, chère petite est dans ta douce ignorance de la vie ; tu auras le temps plus tard d'en connaître les côtés sérieux et d'en souffrir.

Annonciade se tut. Il se fit un silence. Chacune des sœurs avait ses pensées et s'entretenait avec elles.

Cependant au bout d'un moment la plus jeune prit le bras de l'aînée et comme un rameau qui ploie et cherche un tuteur, elle s'y appuya tendrement :

—Crois-tu donc qu'on n'ait de la peine que quand les larmes coulent ? demanda-t-elle à demi-voix.

Marie-Sophie, troublée par cette question, la regarda ardemment dans les deux yeux :

—Serais-tu malheureuse ?

—Non, ma grande sœur, dit la jeune fille repentante d'avoir inquiété cette véritable amie, je ne suis qu'une sotte enfant qui t'adore.

Marie-Sophie avait pâli ; le trouble de la veille lui repassait par la mémoire, un doute cruel surgissait dans sa pensée : Annonciade était-elle bien véritablement une enfant ?

—Ne joue jamais avec le cœur, dit-elle mélancoliquement, les plaies qu'on lui fait ne guérissent pas.

Elles marchèrent jusqu'au château se souriant l'une à l'autre, et pourtant une ombre resta sur l'âme de Marie-Sophie. L'ombre sur un beau jour, c'est le nuage qui porte l'orage dans ses flancs.

Quand elles furent dans leur chambre, jusqu'alors commune, Annonciade se mit à friser ses beaux cheveux, à garnir de fleurs nouvelles les vases de la cheminée, à jeter du mouron dans la cage des petits serins qu'elle élevait et avec lesquels elle se mit à gazouiller comme un véritable oiseau.

Tous ces enfantillages, que Marie-Sophie suivait des yeux, ranimèrent ses croyances dans l'enfance prolongée de sa sœur. "La passion est de soi trop dévorante pour permettre à celle qui en est possédée de s'occuper d'oiseaux et de fleurs, pensa-t-elle, je me suis effrayée à tort," et regardant avec bonheur et avec tendresse cette petite fille qu'elle avait toujours tant aimée, cette douce sœur en part dans tout son passé, elle se promit de veiller sur son avenir et de couvrir de fleurs les pas de cette chère petite fée qu'un instant elle avait craint de trouver sur son chemin. Puis, ôtant son chapeau, elle quitta la chambre pour se rendre à l'appartement de sa mère.

Elle l'embrassa avec effusion, et lui dit :

—J'aurais voulu vous parler dès hier soir, ma bonne mère, mais je n'ai pu vous trouver seule ; n'accusez pas, je vous prie, ma confiance.

Sa mère la regardait avec orgueil et elle répondit lentement :

—M. Amédée m'a demandé un entretien particulier, reprit la jeune fille, laissant paraître un léger trouble ; dans un premier moment de surprise, j'ai acquiescé à son désir sans vous consulter, je vous en demande pardon et je sollicite votre permission.

—Je te l'accorde de tout cœur, chère fille, dit madame de Ribienne dont les yeux animés exprimaient la joie la plus vive ; j'ai pour Amédée une profonde estime, je connais ses qualités, j'ai étudié son caractère, je suis sûre de son respect ; il n'y a donc rien à craindre de sa part de suspect ou de dangereux.

—Merci, murmura Marie-Sophie dont l'émotion se trahissait par les battements de son cœur ; je juge M. Amédée comme vous.

—Je ne te demande pas si tu soupçonnes la nature de l'entretien qu'il a sollicité, mon enfant, reprit au bout de quelques instants d'un silence ému l'heureuse mère ; à l'âge d'Amédée, il ne peut être question que d'un mariage ; il y a longtemps que je me suis préparée à cette demande, et je t'assure qu'à tous égards je serai heureuse d'appeler Amédée mon fils.

Des larmes vinrent aux paupières de Marie-Sophie. Elle se pencha vers sa mère et la tint longtemps et étroitement embrassée. Mais elle ne parla pas. C'était une nature ardente et sérieuse qui ne livrait point ses secrets. Dieu avait lui dans son cœur son affection pour Amédée, sa mère la devinait, les lèvres de la jeune fille restaient muettes. Elle cachait sa tendresse dans le sanctuaire le plus impénétrable de sa pensée pour en mourir ou pour en vivre, mais non pas pour la livrer.

A l'heure convenue, sur les six heures environ, elle se rendit à la serre : il faisait un temps fréquent en Normandie et que les gens du pays appellent un temps couvert, c'est-à-dire obscur et nuageux. Les belles espérances du matin ne s'étaient pas réalisées ; le soleil, après avoir momentanément percé le brouillard et inondé les plaines, les vallées et les collines de sa splendide lumière, s'était de nouveau enseveli dans la brume, et les nuées du couchant, poussées par le vent, roulaient en masses mobiles et menaçantes qui attristaient la nature ; les fleurs se penchaient vers le sol, les oiseaux ne chantaient pas, les femmes nerveuses avaient la migraine. Marie-Sophie n'était pas nerveuse et pourtant elle eût aimé que la nature fût en fête comme son cœur ; malgré ses courageux efforts, la petite ombre qui, le matin, avait effleuré son âme, semblait grandir pour étouffer les joies attendues. Mais elle ne voulait pas se laisser abattre comme une femme superstitieuse ou comme une folle enfant ; elle savait bien que le bonheur

est indépendant des accidents naturels du temps et que l'âme peut être profondément navrée par un radieux soleil et souvent au comble du bonheur par un sombre jour d'hiver. Pourtant, elle se vit obligée de faire une toilette sévère peu en harmonie avec les riants projets qui emplissaient son âme. Elle portait une robe en gaze de Chambéry gris perle ; un collier de corail à triple rang entourait son cou et en faisait valoir la noblesse et la teinte dorée ; ses cheveux si noirs et si abondants revenaient en double tresse autour de sa tête comme un véritable diadème et contribuaient à justifier ce nom de reine que sa taille élevée et son grand air lui avaient mérité.

En s'acheminant vers la serre, elle marchait lentement, pour se recueillir et se posséder.

Amédée l'attendait. Il se précipita vers elle :

—Marie-Sophie, lui cria-t-il, l'accent ardent et fiévreux par suite de ses veilles orageuses et du trouble inquiet de son âme, ma chère Marie-Sophie, avec quelle anxiété j'épiais votre arrivée !

Elle porta la main à son cœur ; cette main qui tremblait, au lieu de calmer l'émotion de la jeune fille, n'aurait servi qu'à la trahir si, lui, l'auteur de cette agitation puissante, s'en était aperçu.

Il la conduisit à un des fauteuils de mousse réservés aux promeneurs ; leurs mains se touchèrent, et cependant elles n'étaient point unies.

—Chère Reine, dit Amédée en la faisant asseoir, j'a voulu, avant de m'adresser à madame de Ribienne, être bien sûr de son consentement, vous seule pouvez me rassurer à cet égard.

Elle pouvait à peine parler la fière jeune fille qu'un sentiment féminin enveloppait tout entière :

—N'êtes-vous pas certain de l'accord de tous ? murmura-t-elle enfin.

—Oui, vous m'avez comblé de marques d'attachement et je vous aime tous : mais... ma position... mon humble position m'effraie pour oser demander le titre sacré de fils.

La belle tête de Marie-Sophie s'abaissa sur ses mains, elles cachèrent son visage, elles masquèrent la rougeur qui s'étendait jusqu'au front. Oh ! si le soleil était absent de la terre, si les fleurs manquaient d'éclat et de parfums, Marie ne le savait pas, car des rayons lumineux éclairaient son âme, tout fleurissait sous son regard enivré.

L'inquiétude d'Amédée était au comble. Pourquoi ce silence, cette tête penchée ? L'espérance désertait son cœur. Il lui prit la main :

—Marie ?...

La noble fille fit un effort suprême, et répondant à la prière d'Amédée :

—Vous avez tous les droits à obtenir le titre de fils, répondit-elle en le regardant avec tendresse.

Passant du désespoir au transport de la joie, il tomba à genoux :

—Je puis... je dois espérer ?...

—Oui, Amédée, répondit-elle, tandis qu'un faible soupir s'échappa de ses lèvres tremblantes, ma mère connaît vos sentiments ; comme moi, elle les avait devinés, elle les approuve, elle les bénit.

Il était là, palpitant, fou, et disant dans son délire : Que vous rendrai-je, ô ma chère Marie, pour avoir ainsi lu dans mon cœur et servi mon bonheur ? je l'aime tant cette chère enfant, que je serais mort de douleur si...

Il s'arrêta. Il leva les yeux vers elle.

—Qu'avez-vous, Marie ! ma sœur ?... ma sœur chérie !...

Sous l'étreinte d'Amédée, la main de Marie s'était glacée ; le sang avait quitté son visage devenu livide à force de pâlir ; ses yeux étaient éteints, on l'eût dit mortellement frappée ; l'âme, cependant, bien plus que le corps, venait d'être broyée.

Amédée crut à une défaillance ; aucun soupçon de la vérité ne pénétra sa pensée ; il courut à la source voisine chercher un peu d'eau dans un des vases destinés à recevoir des fleurs.

Si courte que fût son absence, elle suffit à Marie-Sophie pour rentrer en possession d'elle-même et regarder en face cette vérité terrible qu'elle n'avait jamais soupçonnée, sauf la veille, comme un éclair de chaleur qui déchira la nue pour laisser le ciel dans toute sa splendeur ; l'instant d'après, à sa peur avait succédé la confiance ; et maintenant, c'était la vérité. Il aimait sa sœur... Annonciade... cette enfant... sa rivale... quelle plaie ! quel sombre avenir ! quelque chose de poignant lui torturait le cœur ; quelque chose de haineux.

Il n'y avait pas de temps pour les longues pensées, ni pour le désespoir qui, comme une grande ombre, enveloppait maintenant l'âme entière de Marie-Sophie. On attendait les pas d'Amédée ; en quelques instants, il fut auprès de la pauvre Marie :

—Oh ! que vous m'avez effrayé, dit-il avec son bon et franc regard.

Elle détourna les yeux. C'étaient de tels regards qui l'avaient trompée.

—Ce n'est rien, répondit-elle d'une voix brisée.

Mais elle était mortellement pâle, et la voix lui manqua pour ajouter quelque chose.

Il vit sa défaillance. Avec une tendre sollicitude, il lui mit un peu d'eau fraîche sur les tempes ; elle le laissa faire ; sa volonté était absente.

Elle parut mieux. Ses yeux étaient toujours baissés, son corps immobile, ses lèvres muettes et les couleurs de la vie légèrement revenues sur ses joues pâles montraient seules que le mal serait dominé... le mal du corps...

Bientôt elle porta la main à son front, il brûlait. Ses mains étaient glacées et son cœur saignant. Elle fit un mouvement pour se lever ; ses deux mains se crispèrent sur les bras du fauteuil, elle était debout. Elle évitait son regard.

—Il faut que je rentre... nous reprendrons cet entretien. Puis, levant courageusement ses grands yeux vers le ciel et y puisant la force suprême : espérez, dit-elle en frissonnant.

Jusqu'au château, il guida ses pas chancelants, lui répétant : "Ma sœur, ma sœur..." ce mot en général si doux... si cruel sur des lèvres qui devaient en dire un plus tendre.

La pluie tombait petite et fine, comme si la nature eût pris part à la douleur profonde et vraie dont venait d'être frappée une créature vaillante et généreuse.

(A suivre.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pâtes Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

## NÉCROLOGIE

Louis Veillot, le célèbre polémiste catholique, est mort à Paris la semaine dernière. Sa mort est un deuil universel. Sa mémoire vivra aussi longtemps que ses œuvres. Il demeurera parmi les écrivains qui auront laissé une réputation. Toutes les intelligences lettrées lui devront de la reconnaissance.

Décédé à Ottawa, samedi dernier, après une maladie de quinze jours, M. C.-D. Thériault, ancien chef d'atelier d'imprimerie et employé à la Chambre des Communes

Ses restes sont arrivés lundi à la station des Casernes à une heure de l'après-midi, par le train du Pacifique.

M. Thériault était un typographe fort intelligent ; en qualité de prote il a travaillé longtemps dans les ateliers typographiques de la Cie. Burland, de Montréal. C'est dans cet établissement que se publient les journaux illustrés le *Canadian Illustrated News* et *L'Opinion Publique*.

M. Thériault était un honnête homme dans toute l'acceptation du mot.

Nous offrons nos plus vives condoléances à la famille de M. Thériault, qui laisse une veuve et sept enfants.

## L'OISEAU CLOCHE

Dans les forêts profondes de la Guyane et du Paraguay retentit le chant bizarre d'un oiseau qu'on appelle le *Crieur des Missions*.

S'il se bornait à imiter la voix humaine, ce ne serait qu'un vulgaire perroquet ; mais il fait bien mieux : il crie au secours comme une personne qu'on assassine, comme un malheureux qui se meurt. C'est l'angoisse de sa douleur, l'accent du désespoir et de la terreur, le gémissement d'un supplicié, le râle d'un agonisant.

Un naturaliste, voyageant en Guyane, s'y trompa complètement ; entendant ce cri de détresse retentir près de sa tente, au milieu de la nuit, il se lève, prend ses armes, éveille un indigène qui dormait à ses côtés. — Ecoute, dit-il à l'Indien, on assassine un malheureux, hâtons-nous de le secourir.

Partant aussitôt d'un grand éclat de rire, l'indigène apprit au naturaliste que ces cris désespérés étaient la chanson ordinaire d'un crieur des missions qui prenait tranquillement le frais.

Dans ces mêmes contrées, il n'est pas rare d'entendre un bruit de grelots accompagné du tic-tac d'un moulin. Est-ce une roue qui tourne, un muletier qui passe ! C'est un oiseau qui chante.

De tous ces singuliers artistes, le plus étonnant, à coup sûr, est l'Oiseau-Cloche, que les Espagnols ont surnommé le *Campanero*.

Ce maître sonneur habite les forêts de la Guyane. Son chant, qui défie toute extravagance, consiste en coups de cloche qui se succèdent après un silence de deux ou trois minutes, d'une façon si sonore et si claire, qu'on se croit dans le voisinage d'une chapelle ou d'un couvent.

C'est à prendre son livre d'heures pour se rendre à l'église. La chapelle, c'est la forêt ; le clocher, un palmier ; le sonneur, un oiseau.

Le *campanero* ne chante ou plutôt ne sonne que trois fois par jour : le matin, à midi et le soir. Tantôt c'est un glas funèbre qui tinte dans les bois, tantôt un joyeux carillon qui retentit sous la feuillée.

Actéon, dit un voyageur enthousiaste, s'arrêterait au milieu du plus bel épisode de sa chasse ; Maria suspendrait sa ballade du soir ; Orphée laisserait tomber sa lyre pour écouter le beau *Campanero*, tant paraît harmonieux et doux le tintement argentin de l'oiseau sonneur !

Il n'a rien de son confrère *Quasimodo*, car sa beauté égale ses talents ; l'Oiseau-Cloche est gros comme un geai et blanc comme la neige, vif, élégant, gracieux. Son plus curieux ornement est une aigrette d'un beau noir velouté qui se dresse sur sa jolie tête inclinée comme s'il prêtait l'oreille au bruit de ses cloches.

Cette belle aigrette est un tube conique de quatre pouces de long qui communique avec le palais de l'oiseau. Quand ce tube est plein d'air, il ressemble à un épi, se courbe et se relève avec une grâce charmante, balancé par la brise.

Aussitôt que le *Campanero* met ses cloches en branle, les singes, qui ne sont pas de pieux personnages, protestent par un charivari infernal contre cette sonnerie sentimentale et se démentent dans les arbres comme des diables dans un bénitier.

Quand vient la saison des amours, ce n'est plus un *Angelus* mélancolique qui descend note par note du haut des palmiers, mais un gai carillon qui remplit les forêts : on dirait alors que le *Campanero* célèbre par anticipation le baptême de ses nouveaux-nés...

## DE TOUT UN PEU

Hector Malot, l'auteur de cette jolie nouvelle : " Sans Famille," qui a été couronnée par l'Académie française, vient d'en publier une autre que l'on dit aussi touchante et aussi pure ; elle est intitulée : " La petite sœur."

Christopher-Fred. Bretzner, auteur de " Une petite débauche." En littérature, Bretzner est connu comme auteur de romans, de drames et de comédies qui sont tombés depuis longtemps dans un oubli bien mérité.

Monsieur Chevreul, le savant français, est maintenant âgé de quatre-vingt-seize ans ; cependant il passe tous les jours huit heures dans son laboratoire, et il fait à part cela beaucoup de travaux littéraires.

Le nacre comme l'ivoire a considérablement augmenté de valeur depuis quelques années. En trois ans, le prix de l'ivoire a doublé, et la nacre a presque suivi la même progression.

Quelqu'un a trouvé dans un numéro de la *Leipzig Gazette*, publiée en 1782, l'annonce suivante : " Un certain individu du nom de Mozart, a eu l'effronterie de faire un libretto sur mon drame, " Belmont et Constance." Je proteste ici et dans toute la force du terme contre cette violation de mes droits."

Tous les enfants de Georges III sont maintenant morts, leurs femmes et leurs maris aussi, à l'exception de la vénérable Duchesse de Cambridge, qui a survécu soixante-et-deux ans à son beau-père. Elle demeure au palais St-James, sous les soins de sa fille, la princesse Marie de Seck.

Un jour que le prince de Galles chassait avec le duc d'Aumale, un serviteur de ce dernier fut blessé accidentellement. Il se mit à pousser des cris lamentables. Le prince de Galles s'approcha de lui et lui dit : " Mon ami, je suis médecin." Il fit boire au blessé un peu d'eau-de-vie et lui glissa en même temps dans sa main un billet de cent francs. Depuis ce temps-là, chaque fois qu'il se prépare une chasse, les domestiques demandent si le docteur anglais sera là.

Un ingénieur suisse, nommé Fodor, actuellement employé sur un chemin de fer finlandais, a récemment perfectionné une invention qui, si ce qu'on en dit est vrai, sera des plus utiles à toutes les compagnies de chemins de fer. Cette invention consiste en un indicateur pouvant facilement s'appliquer aux wagons et locomotives actuels, et enregistrant exactement et d'une manière automatique la vitesse du train, le nombre d'arrêts, leur durée et les heures auxquelles ils ont eu lieu. L'appareil a été essayé sur les chemins finlandais et sur la ligne de Saint-Petersbourg à Moscou avec beaucoup de succès.

La dernière nouveauté, en fait d'inventions se rattache aux chemins de fer, est un élévateur à grains sur des roues.

C'est un wagon breveté, d'environ deux fois la grandeur d'un wagon de fret ordinaire, dont la construction comprend un appareil qui transborde les marchandises du wagon sur d'autres wagons très rapprochés.

A une exposition de ces wagons faite récemment au Détroit, quatre charges de maïs ont été transbordées en moins de dix minutes, sans perdre une poignée de grains. Les hommes de chemins de fer et les expéditeurs de grains sont d'opinion que ces wagons de transbordement vont devenir d'un usage général et seront d'une grande utilité aux compagnies de chemins de fer et aux expéditeurs de grains.

M. Desbarolles, le fameux nécromancien, est retourné vivre à Paris, non pas avec l'étalage prétentieux d'un magicien de profession, mais dans des appartements très ordinaires ; le principal ornement de son salon est un portrait encadré avec une lettre autographe de Dumas, père, signée : " A mon cher ami Desbarolles."

Ils étaient amis intimes depuis leur jeunesse. Desbarolles a maintenant soixante-et-dix ans ; il est petit, tout ridé, les cheveux blancs, mais il a toujours ses manières gracieuses.

Il a fait des prédictions à maints célèbres personnages, à l'impératrice Eugénie, entr'autres. Elle le consultait souvent. Une fois, en 1860, il lui dit qu'elle perdrait son trône et mourrait en exil :

— Pas sur l'échafaud, lui demanda-t-elle anxieusement, car elle craignait d'avoir le même sort que Marie-Antoinette. Il l'assura que non, et elle ne fit pas d'autres questions.

## LES GAMINS DE 1871

Ce fut en mars qu'eut lieu, il y a douze ans, l'entrée des troupes allemandes dans Paris.

On est oublieux en France. Douze ans, c'est plus qu'il n'en faut pour que les faits les plus douloureux et les plus terribles s'estompent et s'affaiblissent dans notre souvenir. Cependant, la dernière page du siège mémorable de Paris n'est point à dédaigner et il peut y avoir profit à la relire.

Dès le 28 février, le bruit s'était répandu dans la ville que les Allemands allaient passer les murs contre lesquels ils s'étaient si longtemps heurtés. On savait, on comprenait que cette satisfaction accordée à l'ennemi vainqueur contribuerait peut-être à arracher aux griffes de l'aigle noir un quartier de roche française. On ne se trompait pas : c'est parce que Guillaume et Bismarck ont déjeuné à l'Elysée que Belfort est demeuré français. En bonne justice, c'est au Rond Point des Champs-Elysées qu'aurait dû être dressé le Lion de Bartholdi.

Les préparatifs de Paris pour l'entrée des Prussiens furent dramatiques et saisissants. L'initiative privée collabora pieusement avec l'initiative gouvernementale. On s'entendit, sans avoir besoin de parler, pour écarter tout danger de conflit, mais aussi pour mesurer aux vainqueurs l'orgueil de la victoire.

Sur la place de la Concorde, neutralisée, le vide se fit. Les statues des villes de France, les grandes statues de pierre furent masquées d'un morceau de drap noir noué sur leur face comme un bâillon. Les issues de la rue de Rivoli, de la rue Royale, du quai, du pont, furent gardées par des citoyens armés.

Toutes les maisons se fermèrent dans les rues avoisinantes. Toute la ville fut sillonnée de patrouilles empruntées aux bataillons de la garde nationale et dont le rôle consistait à empêcher toute démonstration belliqueuse. Ces patrouilles circulaient, l'arme renversée...

Toutes les boutiques étaient closes. Aucune voiture ne roulait. La ville s'était mise en deuil. Elle aurait pu se défendre comme Saragosse, et quiconque portait une arme aurait voulu combattre encore ; mais on était prévenu de ce que nous vaudrait la résignation : on se résigna.

Seulement l'entrée des Allemands fut curieuse.

\* \*

D'abord, ceux qui eurent la triste pensée d'assister à ce " triomphe " purent voir une avant-garde de uhlands parcourir l'avenue de la Grande-Armée, puis les Champs-Elysées et les rues adjacentes, le pistolet au poing, la mine inquiète, prêts au combat, prêts à la fuite.

Ils allaient, puis revenaient rendre compte. Le silence du tombeau, qui régnait partout, les rassurait à la fois contre tout péril immédiat et les troublait par sa grandeur. Ils arrivèrent jusqu'à la place de la Concorde sans avoir vu une seule fenêtre ouverte, sans avoir rencontré d'autres êtres humains que quelques curieux, étrangers pour la plupart, disséminés dans les contre-allées.

L'armée les suivait. Mais non pas toute l'armée : trente mille hommes seulement. Le reste veillait au dehors, prêt à venir appuyer la retraite si la ville résistait, et à reprendre alors le bombardement, mais en tirant, cette fois, des forts rendus la veille.

Les Bavarois, toujours sacrifiés, marchaient en tête ; mais devant eux, il se trouva soudain une troupe que nul n'avait invitée, qui s'était spontanément formée et qui les devança jusqu'à la fin, dans sa vaillance narquoise.

Deux cents gamins de huit à quinze ans la composaient. D'où venaient-ils ? Un peu de tous les points de Paris. C'étaient de ces moineaux francs qui passent et chantent et picorent là où personne n'ose s'aventurer. Oiseaux chanteurs, gavroches de l'air et du pavé, patriotes en herbe ou libéraux en ailes, notre gloire et notre gaieté.

Ils marchaient, en troupe serrée, devant les musiques bavaroises, et savez-vous ce qu'ils faisaient ? Ils sifflaient. Ils sifflaient avec une telle violence que le bruit de leur chanson couvrait l'harmonie allemande.

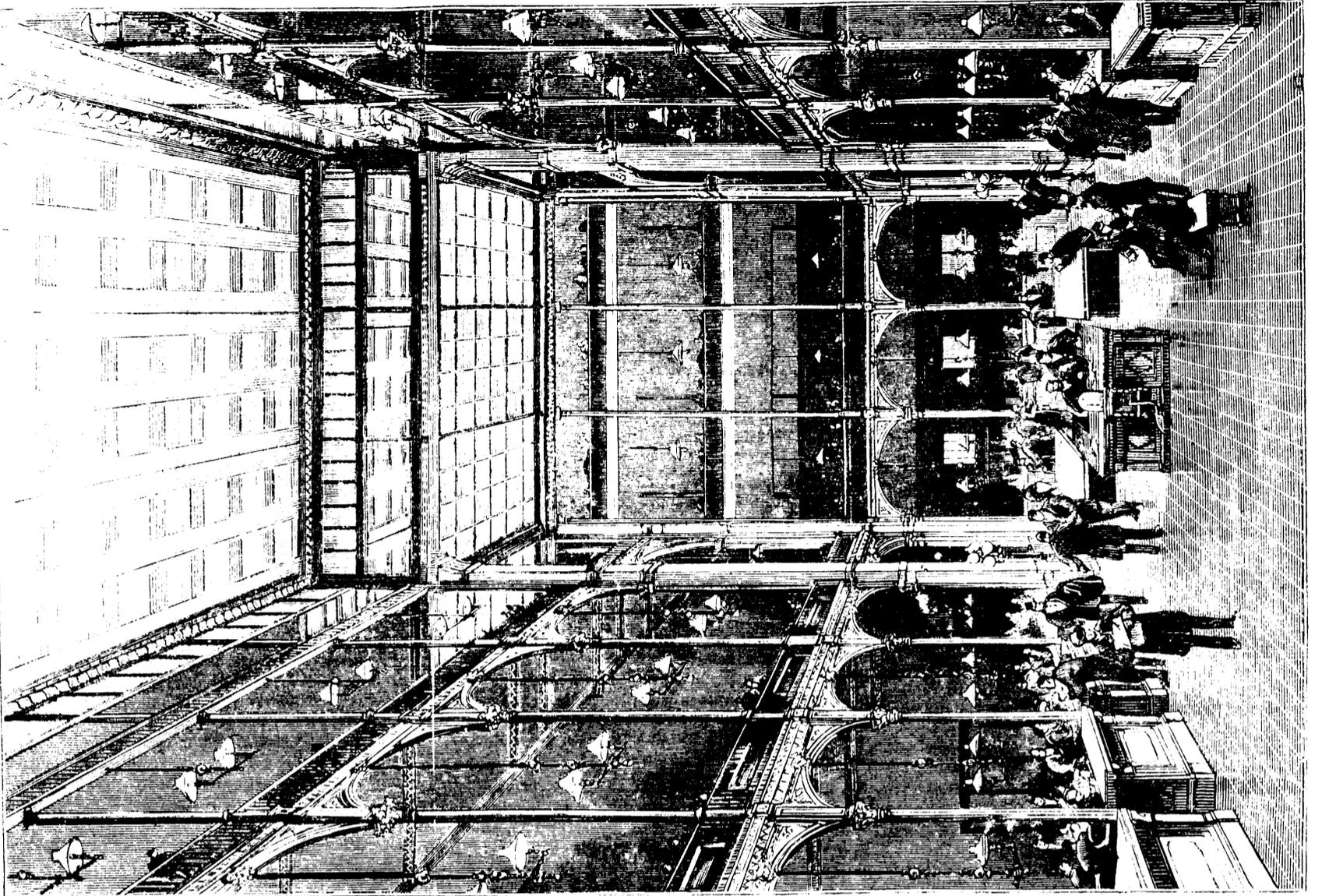
Un journaliste belge bien connu, Nestor Considérant, nous racontait le soir même, cette étonnante humiliation infligée par quelques douzaines d'enfants gouailleurs à toute une armée victorieuse.

On les chassait d'une menace : ils se dispersaient en courant et revenaient de toutes parts. Insaisissables et infatigables, ils tinrent jusqu'au bout. Les Allemands finirent par affecter de croire qu'à Paris, comme dans les théâtres de Londres, le sifflet veut dire *bravo*.

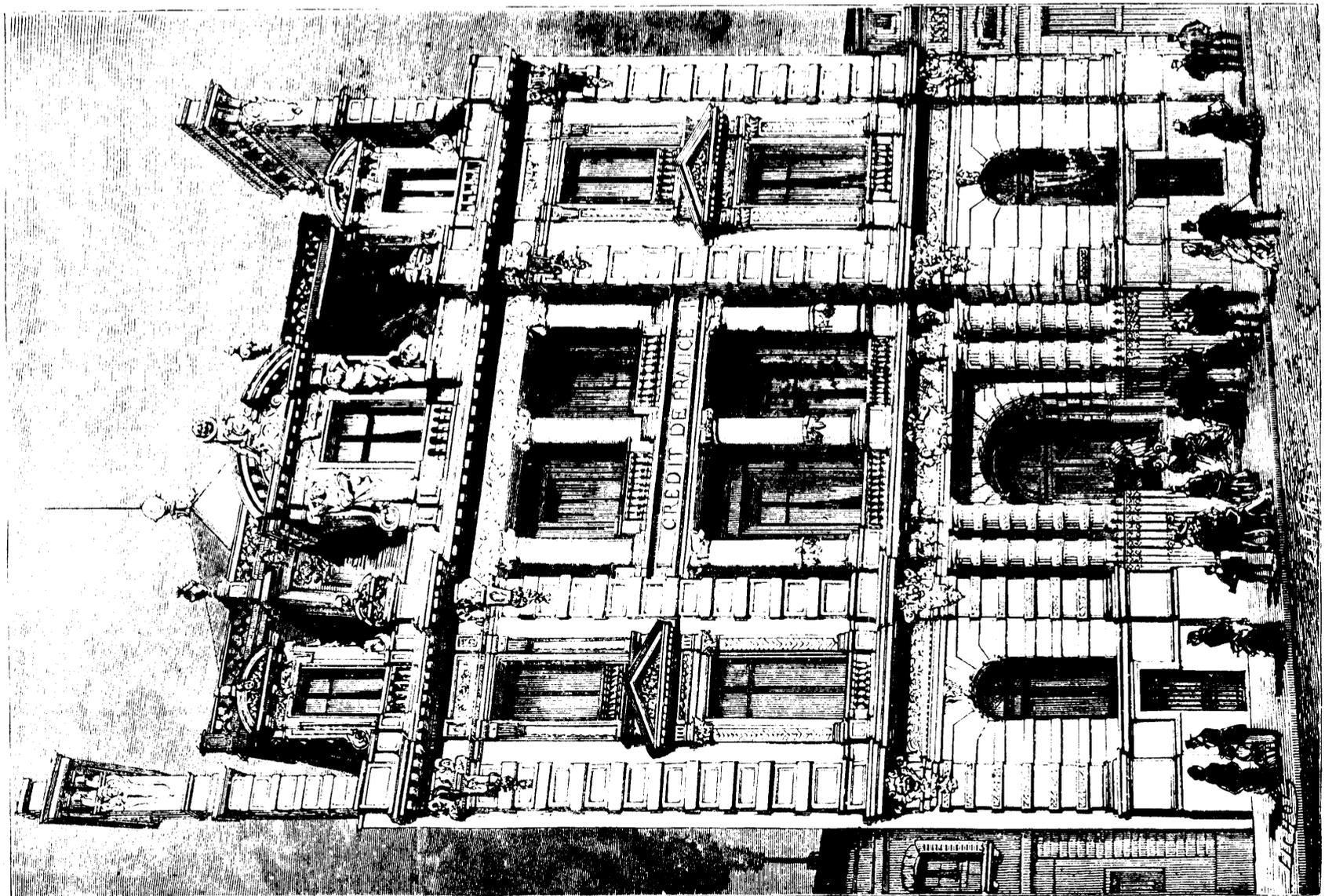
\* \*

Cependant les officiers de Guillaume désiraient visiter le Louvre : c'était bien assez, déjà, de les empêcher d'en rien emporter, on pouvait bien leur permettre d'y aller voir. Or, le Louvre était dans une partie de la ville où les Prussiens ne devaient pas entrer. Jusqu'à la place de la Concorde, jusqu'aux statues bâillonnées, pas au delà !

On négocia. Il fut entendu que des officiers alle-



LE GRAND HALL



PARIS. — L'HOTEL DU CREDIT DE FRANCE

LA FAÇADE SUR LA RUE DE LONDRES

mands et des soldats sans armes pourraient traverser la place et les Tuileries désertes, visiter le Louvre et se succéder ainsi par escouades, toute la journée.

Ainsi fut fait. Seulement, un colonel de la garde royale ayant eu la singulière fantaisie d'ouvrir la fenêtre dite "de Charles IX" et de se mettre au balcon, il fut immédiatement couché en joue par cent fusils, de l'autre rive de la Seine. Précipitamment la fenêtre fut refermée, la galerie vidée, le Louvre évacué; les Tuileries redevinrent désertes, et la visite en resta là.

Ce qui se passa, durant la journée, dans le quartier des Champs-Élysées, on le devine. Campement sous les arbres; toasts portés dans un ou deux cafés rouverts par leurs patrons et que la foule pilla le lendemain; filles de la rue trempées demi-nues dans les fontaines qui entourent l'obélisque et fouettées pour avoir rendu visite aux vainqueurs...

\* \* \*

La nuit vint enfin. L'empereur et son état-major étaient déjà partis. La troupe s'en alla le lendemain matin.

Son arrière-garde était suivie, à cent pas de distance, par une bande de jeunes gens et d'enfants, silencieux cette fois et graves.

Lorsque le dernier soldat allemand eut repassé les portes, un groupe arrêté sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile brûla du sucre, devant cette liste auguste de victoires qui est restée là, gravée dans la pierre.

Voilà toute l'histoire du triomphe allemand. Elle offre plus d'un enseignement. Nous n'en voulons retentir qu'un seul :

Les gamins de 1871 ont plus de vingt ans aujourd'hui. Ils sont soldats à leur tour. Ils ont travaillé; ils sont devenus des hommes. Ils ont vu de près nos vainqueurs.

Ils les reverront.

CH. LAURENT.

## LES ENTÊTÉS

Il y a des cochers entêtés qui obstruent systématiquement la voie des tramways (omnibus), quittes à obliger les conducteurs de ces voitures à dérailler. Sept de ces gèneurs entêtés ont été poursuivis devant la police correctionnelle de Paris.

Tous, naturellement, ont d'excellentes raisons à donner pour justifier leur circulation sur la voie ferrée.

Le premier est un chiffonnier nommé Bardoux. Cet homme, dit un gardien de la paix, a marché plus de deux cents mètres sur la voie, assis dans une petite charrette attelée d'un âne.

Le prévenu.—L'âne le plus entêté !...

L'agent.—Le cocher d'un tramway qui venait derrière avait beau avertir avec sa trompette, le prévenu ne se dérangeait pas.

Le prévenu.—C'est mon âne qui ne voulait pas; une rosse de bourrique, que, pour l'entêtement, il est pire qu'une femme.

L'agent.—Quand je lui ai déclaré procès-verbal, il a descendu de sa charrette, il a pris son âne par la bride et a dégagé la voie.

M. le président.—Si vous aviez commencé par là, votre âne aurait obéi, si tant est que l'obstination ne venait pas de vous.

Le tribunal le condamne à 16 francs d'amende.

Le deuxième se nomme Vitry, cocher des Petites Voitures.

—Moi, dit-il, voilà : J'ai été appelé par deux dames, je me suis arrêté pour les laisser monter, voilà tout; elles ont été d'un long avec leur robe à arranger; les femmes, ça n'en finit pas.

16 francs d'amende, comme dans la précédente affaire, la compagnie des Petites-Voitures déclarée civilement responsable.

Frippeur, déménageur, lui, en a trouvé une bonne. Comme le cocher du tramway, dont il arrêtait la marche, l'avertissait vainement à son de trompette, il prétend qu'il est sourd.

—Avec ça, dit-il, que j'avais reçu un coup de fouet dans la figure et que ça m'avait fichu en colère.

M. le président.—Un coup de fouet du cocher du tramway ?

Le prévenu.—Oh ! non, mais tout de même, j'étais en colère.

16 francs d'amende.

Berthier, lui, n'est pas sourd, mais comme il prétend n'avoir pas entendu la trompette, cela revient au même.

16 francs d'amende.

Même explication de Fresquet, garçon nourrisseur.

M. le président.—Si vous n'avez pas entendu la trompette, vous avez bien vu que vous étiez sur la voie ferrée.

Le prévenu.—J'avais la tête ailleurs; je faisais pas attention.

16 francs d'amende.

## NOUVELLES DIVERSES

—La banque des Marchands de cette ville vient d'ouvrir une succursale à Sherbrooke.

—Un incendie désastreux a détruit lundi tout un quartier de Vallorbe, en Suisse. Douze cents personnes sont sans abri.

—M. le capitaine Demers, de Laprairie, a obtenu le contrat pour la construction d'un aqueduc dans cette municipalité.

—L'on doit établir à Louiseville une manufacture de laine. Cette manufacture sera en opération au mois de juin prochain.

—Une statistique récemment publiée indique qu'il existe actuellement aux États-Unis 11,196 journaux de toutes sortes, soit 585 de plus que l'année dernière.

M. N.-H. Beaulieu, avocat et autrefois de la rédaction de la *Minerve*, vient de prendre la rédaction du *Pro-tectionniste* de Saint-Jean.

—Lord Dufferin n'a pas reçu moins de vingt requêtes demandant la continuation de l'occupation militaire de l'Égypte par les Anglais.

—La chasse aux loups-marins, à Pointe de Mons, a eu des résultats excellents; neuf chasseurs en ont abattu 290. Ces loups-marins valent environ \$4 chacun.

—Les craintes d'inondation s'évanouissent. Les eaux du Saint-Laurent s'écoulent avec facilité sous le pont de glace et ne rencontrent aucun obstacle de nature à produire un engorgement.

—On mande de Berlin que le Théâtre National de cette ville a été totalement détruit par le feu avec tout ce qu'il contenait. Il n'y a pas eu de perte de vie, aucune représentation n'ayant eu lieu lorsque l'incendie a éclaté.

—Une cinquantaine d'hommes sont occupés à déblayer le chemin de fer Québec Central. Les nouveaux bureaux de l'Intercolonial et du Grand-Tronc, à Québec-Sud, sont terminés.

—Il y a quelques jours, une foule considérable assistait, à Chicago, à la partie engagée entre les deux célèbres joueurs de billard Vignaux et Sexton. La défaite de ce dernier a été écrasante. Vigneaux a fait 600 points pendant que Sexton n'en a fait que 80.

—On dit qu'un conseiller municipal de St-Sauveur, à Québec, est devenu fou et qu'il a essayé de se suicider par suite de la grande excitation qui a fait chez lui le bill pour ériger en ville la municipalité de St-Sauveur.

—M. Ed. A. Barnard, directeur de l'agriculture de la province de Québec, a été nommé président de la ferme modèle de Rougemont. Cette école admettra vingt élèves soit un par district. Les demandes devront être adressées au sous-commissaire de l'agriculture, Québec.

—Un jeune élégant de New-York s'est permis d'insulter une femme qui descendait la côte du Beaver Hall; le mari qui n'était pas bien loin accourut et donna au mal élevé une raclée des mieux conditionnées.

—L'ex-impératrice Eugénie va faire construire à Farnborough, où elle a fixé sa résidence, un magnifique temple catholique qui, une fois terminé, ne coûtera pas moins de £60,000 à £70,000. Le site en est choisi et le terrain acquis. L'église sera construite au pied d'une sapinière donnant sur le parc. Aussitôt qu'elle sera terminée—ce qui ne sera pas avant trois ans—on y transportera de Chiselhurst les restes de Napoléon III et du prince impérial.

## Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

## LES ÉCHECS

Montréal, 12 avril 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

### SOLUTIONS JUSTES :

No. 351.—MM. P. J. D., P. Fabien, L. Dargis, H. Lupien, M. Lafrenais, J. Maurien, L. Dubé, Montréal; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; G. P., Arthabaska; Honoré M., Louiseville; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa; F. Gingras, Trois-Rivières; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudieu, Québec; L. O. P., Sherbrooke; I. Lafrenière, N. P., Sorel.

### PETITES NOUVELLES.

—M. le capitaine Mackenzie est parti la semaine dernière pour Londres afin de prendre part au grand tournoi.

—Nous sommes heureux d'annoncer que M. Rosenthal s'est fait officiellement inscrire parmi les combattants de cette prochaine grande lutte, où il va représenter la France; nous lui souhaitons bonne santé et bonne chance.

—La souscription pour le prochain Congrès d'Échecs de Londres s'élève actuellement à £1,581 s. (39,525 fr.)!...

Par une circulaire datée du 6 mars, le comité de cette grande lutte annonce qu'il fixe définitivement à 25,000 francs la valeur des prix du tournoi *majeur*, répartis comme suit :

1er prix : £300 sterling.  
2e — £175 —  
3e — £150 —  
4e — £125 —  
5e — £100 —  
6e — £ 75 —

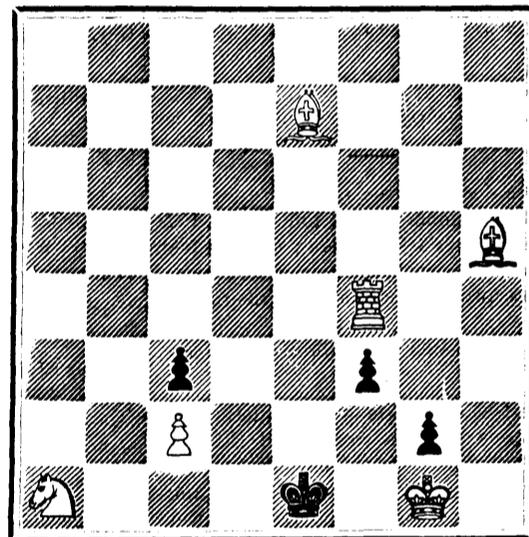
Prix spécial. £ 25 — offert par M. le baron Kolicsh pour le concurrent qui aura obtenu le meilleur résultat contre les gagnants des six prix.

Enfin, le fond Lowenthal £50 sera partagé, comme prix de consolation, entre les concurrents qui n'auront pas obtenu de prix, suivant le résultat qu'ils auront obtenu en calculant leurs parties d'après la valeur qu'elles auront à la fin du tournoi. Ainsi, par exemple, le vainqueur du 1er prix à un total final de 28, les parties qui lui auront été gagnées ou annulées par les concurrents non couronnés, seront comptées à ces derniers 28 ou 14 et ainsi de suite.—(*Stratégie*.)

### PROBLEME No. 352.

Composé par M. J. P. TAYLOR.

NOIRS.—4 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

### SOLUTION.—No. 351.

Blancs.

1 C 6e FR  
2 D 7e FD ou 7e R. mat.

Noirs.

1 R 5e F ou 3e D

(Et autres variations.)

## Naissance

A Montréal, le 5 courant, la dame de M. Jos. Chevalier, marchand, une fille.

**La Consommation guérie.**—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons: c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 25 mars**

**GRAVURES :** Costumes de fillettes et jeunes filles (7 figurines).—Tabouret-pouf pour (2 dessins).—Entre-deux en lacet.—Six chapeaux.—Devant et dos des toilettes de la planche colorée.—Confections de printemps et d'été (8 figurines).

**TEXTE :** Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Un oncle mitoyen (suite et fin) Marthe (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

**COUVERTURE :** Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

**GRAVURE COLORÉE :** Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec

**Sommaire du "Monde Illustré" du 24 mars**

**TEXTE :** Courrier de Paris, par Pierre Véron.— Nos gravures : Le dimanche des Rameaux, tableau de M. Renard ; le dimanche des Rameaux à Rome ; le dimanche des Rameaux à Nice ; le lavement des pieds à la cour de Vienne ; procession du vendredi saint à Séville ; les Rameaux en Normandie.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Exposition de la Société d'aquarellistes français.—L'Orgue du Mort, par A. Brébion.—Chronique musicale, par A. de La-salle.—Théâtres, par Charles Monselet.—Récréations de la famille.—Le Monde financier.—Solutions d'Échecs et de Rébus.

**GRAVURES :** Le dimanche des Rameaux, tableau de M. Renard.—Italie : le dimanche des Rameaux à la porte de Saint-Pierre.—Midi de la France : le dimanche des Rameaux à Nice.—Autriche-Hongrie : le jeudi saint à Vienne ; l'empereur et l'impératrice lavant les pieds des pauvres.—Espagne : le vendredi saint à Séville.—En Normandie : la vente publique du pain bénit.—Le théâtre illustré : *Formosa*, drame en vers de M. Auguste Vacquerie.—Échecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**PENSÉES**

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, dont toute la vie est occupée à scier du marbre ; cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui passent les jours à ne rien faire. C'est encore moins que de scier du marbre. *La Bruyère.*

Qu'est-ce que cette vie, et quelle force avons-nous pour la conserver ? Elle dépend d'une machine si délicate et composée de tant de ressorts, qu'au lieu d'admirer comme elle se détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut subsister seulement un peu de temps. *Nicole.*

Quelque soin qu'on prenne à conserver la vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bientôt. *Nicole.*

Les hommes n'aiment que la vie, et ils la hasarderont pour toutes choses ; ils ont même établi entre eux qu'il était honteux de craindre de la hasarder. *Nicole.*

L'amour de la vie porte les vieillards à déguiser leur âge. Les hommes aimeront toujours la vie. Ils haïront donc toujours la mort et toutes les choses qui la leur mettent devant les yeux, comme la vieillesse. *Nicole.*

Tout avantage qui ne regarde que la vie présente, ne vaut presque pas la peine qu'on travaille à l'acquérir ; parce que cette vie n'est qu'un instant, qui ne mérite pas qu'on en délibère. *Nicole.*

Nous sommes nés pour souffrir ; chaque jour de la vie est marqué par quelque peine nouvelle. *Maintenon.*

**VARIÉTÉS**

Jean Hiroux passe en cour d'assises :  
— Pourquoi, interroge le président, avez-vous empoisonné votre complice ?  
— C'était pour acheter son silence.

Entre boulevardiers :  
— Vois-tu, mon cher, il y a dans la vie des années inoubliables !... Ainsi, 1870, par exemple...

— Je crois bien... L'année de la guerre, la défaite, le siège de Paris...  
— Sans doute... Mais elle m'apparaît à moi, moins terrible !... c'est l'année où j'ai perdu ma belle-mère !...

— Un boulanger visite l'atelier d'un peintre :  
— Tiens, s'écrie-t-il, votre atelier me rappelle mes produits... d'où l'on aurait retiré la mie.

On cause de ce pauvre Z..., qui vient de subir l'opération douloureuse de la pierre.  
— A-t-il montré du courage ?  
— Beaucoup de philosophie.  
— Mais alors—c'était la pierre philosophale !

Un jeune lycéen, se jetant dans les bras de son père :  
— Papa, je suis reçu bachelier ; et je suis bien content, va. Quand j'ai appris la nouvelle à mon préparateur, il ma répondu :  
— Ah ! je suis bien heureux de cette nouvelle ; car, si vous avez été reçu, personne ici ne peut manquer de l'être !

**JEU DE DAMES**

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème français No 12  
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapière et Antoine Pinsonneaux.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

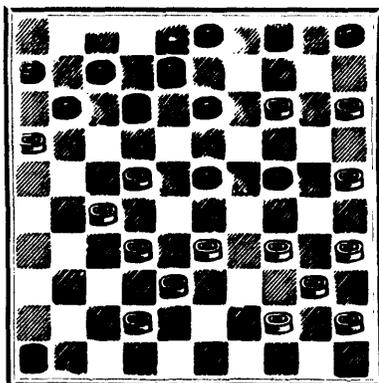
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

**PARTIE FRANÇAISE**

**PROBLEME No 13**

Composé par M. Chatillon (France)

**NOIRS**



**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 12

Blancs—21 17, 25 30, 30 24, 28 19, 48 42, 32 5 prend 5 et gagnent.

**L'HUILE ST-JACOB**



**LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.**

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

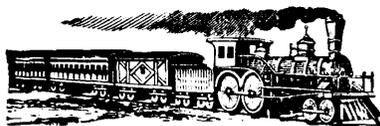
Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

**A. VOGELER & CIE.,**  
Baltimore, Md., U. S. A.

**LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE**

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



**Chemin de Fer Intercolonial**

1883—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe Lévis	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup	2 55 p. m.
Trois-Pistoles	2 05 "
Rimouski	3 49 "
Campbellton	8 35 "
Dalhousie	9 15 "
Bathurst	11 17 "
New-Castle	12 52 a. m.
Moncton	4 0 a. m.
Saint-Jean	7 30 a. m.
Halifax	12 4 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,  
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

**LORGE & CIE.**

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

**70 CARTES DE VISITES** avec votre nom.—En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Distribution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine.**

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

**" L'OPINION PUBLIQUE "**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

**LA COMPAGNIE**

**LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHERS,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre  
12 presses à vapeur.  
1 machine patentée à vernir les étiquettes.  
1 machine électrique à vapeur.  
4 machines à photographie.  
2 machines à gravure photographique.  
2 machines à enveloppe

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.  
G. B. BURLAND,  
Gérant.